NEUVIÈME ANNÉE. — N° 200 1er MAI 1905 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LE PROPHÈTE AUGUSTE WATRIN

UN PORTRAIT
UN AUTOGRAPHE

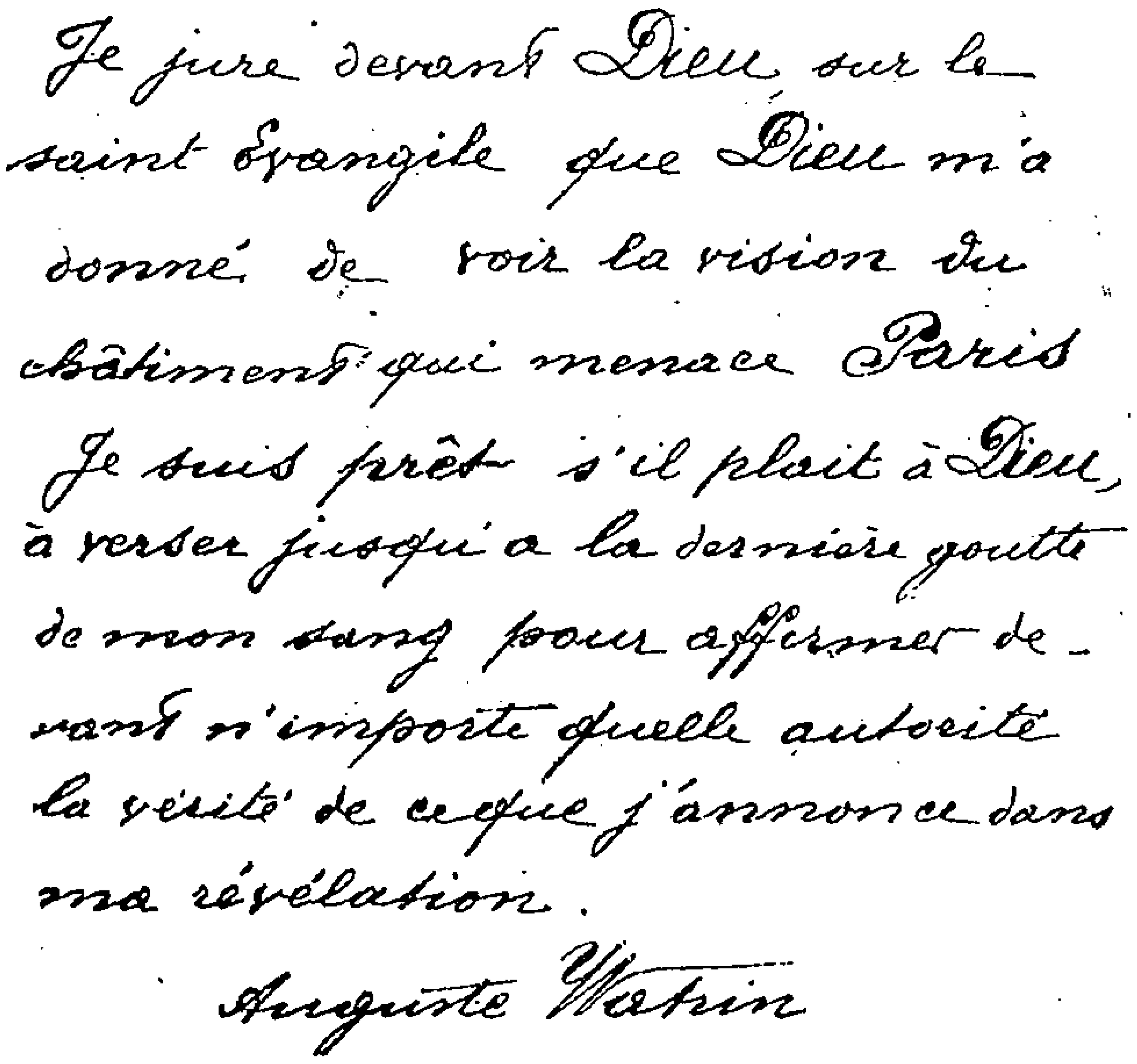


On se souvient de l'article que notre collaborateur René Le Bon consacra, dans le numéro du 15 avril 1904, au « prophète » Auguste Watrin et à ses « révélations sur les calamités qui menacent la France et Paris en particulier. »

Depuis la publication de cet article, le récit de la terrible vision du paysan lorrain, répandu dans le public, nous ne savons par quels soins, à des milliers d'exemplaires, a fini par vaincre le scepticisme qui l'avait accueilli au début.

Watrin est devenu une sorte de personnage et à chaque instant nous recevons des lettres de lecteurs qui nous demandent de les renseigner sur son compte.

Nous croyons être agréable à ces correspondants en leur donnant aujourd'hui un portrait du « prophète » et un *fac-simile* de son écriture.



Je jure devant Dieu sur le saint Evangile que Dieu m'a donné de voir la vision du châtiment qui menace Paris
Je suis prêt s'il plait à Dieu, à verser jusqu'a la dernière goutte de mon sang pour affirmer devant n'importe quelle autorité la vérité de ce que j'annonce dans ma révélation.
Auguste Watrin

Pour ce qui est de la vision et de la biographie de Watrin, nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à l'article de René Le Bon.

P.-S. — Au moment où nous mettons en pages, Auguste Watrin, par une coïncidence vraiment étrange, nous adresse une longue lettre dans laquelle il nous annonce que Son Eminence le cardinal Richard vient de lui défendre de propager ses révélations dans l'archevêché de Paris.

Nous reproduirons cette lettre dans notre prochain numéro.

NOTRE CONCOURS

LES RÉSULTATS — LES GAGNANTS

Le problème graphologique que nous avons soumis à nos lecteurs dans notre numéro du 1er avril comportait, on s'en souvient, quatorze solutions. Etant donné sept specimens différents d'écriture, émanant d'une femme de lettres, d'un homme politique, d'un soldat, d'un auteur dramatique, d'un journaliste et d'un humoriste, il s'agissait d'abord de déterminer à laquelle de ces personnalités se rapportait chacun des graphismes et ensuite de découvrir le nom de ces personnalités. Les quatorze solutions peuvent se formuler dans le tableau suivant.

	NUMÉROS	NOMS
Une femme de lettres	3	Juliette Lamber (Mme Edmond Adam)
Un homme politique	6	Millerand.
Un soldat..........	7	Colonel Marchand.
Un auteur dramatique	1	Victorien Sardou.
Un magistrat.......	5	Quesnay de Beaurepaire.
Un journaliste......	2	Aurélien Scholl.
Un humoriste	4	Alphonse Allais.

Aucun des concurrents n'a trouvé les quatorze solutions. Mais il était convenu que le premier prix pourrait être attribué à la personne qui en aurait envoyé au moins *dix*.

Mme Marthe Lemaire, route de Villeneuve, 29, à Athis-Mons, qui a trouvé le plus grand nombre de solutions, en a justement trouvé dix.

Elle nous a donné les noms de Juliette Adam, de Sardou, de Q. de Beaurepaire, d'Aurélien Scholl et d'Alphonse Allais, appliqués exactement aux graphismes correspondants. C'est donc Mme Marthe Lemaire qui a gagné le prix de cent francs.

Le second prix devait être attribué au concurrent qui aurait envoyé au moins *neuf* solutions. Aucun concurrent n'a atteint ce nombre. Le second prix de soixante-quinze francs ne peut donc être attribué.

Le troisième prix de cinquante francs devait être attribué au concurrent qui aurait envoyé au moins huit solutions. *M. Eugène Chaigneau*, médecin-vétérinaire, à La Boissière-de-Montaigu (Vendée) est dans ce cas. C'est à lui que revient le troisième prix.

Les deux prix de vingt-cinq francs reviennent, l'un à *M. Jules Rosier,* rue du Cardinal-Lemoine, 65, à Paris, l'autre à *M. Léon Vallet*, 7, rue d'Ablon, à Athis-Mons, qui ont envoyé chacun sept solutions justes.

Des deux abonnements de deux ans, un seulement est acquis à *Mlle L. Schwalm*, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 67, à Paris, qui a envoyé cinq solutions.

Les autres abonnements ne sont pas gagnés, aucun des nombreux lecteurs qui ont pris part au concours n'ayant pu atteindre ce chiffre minimum de cinq solutions justes qui avait été fixé pour l'attribution des prix.

Les gagnants recevront le montant de leur prix par le courrier du 10 mai. Nous fixons ce délai, pour donner, s'il y avait lieu, le temps aux réclamations de se produire.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Le Salon des Artistes Français et le Merveilleux.*

Il y a tant de choses merveilleuses au Salon des Artistes Français, ouvert depuis hier, 30 avril, qu'un article ne suffira pas à noter les principales. J'entends « choses merveilleuses » dans le sens que vous savez bien, d'œuvres inspirées par le merveilleux chrétien ou mythologique, et non dans le sens où l'entendait ce confrère à court de papier qui voulait m'emprunter un carnet la veille du vernissage, pour achever son Salon :

— Mais vous en avez deux.

— Celui-là est consacré aux choses merveil euses.

— Aux choses merveilleuses ! Donnez-le moi sans regret : il restera blanc.

Le merveilleux chrétien foisonne. Il a produit une œuvre très belle et très haute : le *Jésus crucifié,* de Séon ; une œuvre fort curieuse, *la Tentation sur la montagne*, d'Envers (le visage à peine esquissé du démon a l'aspect crochu du masque d'un vieil homme de loi) ; des œuvres intéressantes et touchantes bien que généralement un peu école : *le Repos en Egypte*, d'Aubert ; *la Fuite de Bethléem*, d'Allaume ; *le Christ lavant les pieds à ses disciples,* de Tauner ; *Mon Royaume n'est pas de ce monde*, de Danger ; *les Anges endormant un petit enfant*, de Tessier ; *le Combat assez furieux de Jacob et de l'Ange*, par Patisson ; *la Légende de saint Hubert*, de Demont. Il me semble que l'artiste donne à tort au saint un visage d'adolescent. Le comte Hubert était jeune sans doute, mais déjà marié à la belle et vertueuse Floribane, fille de Dago-

ert, comte de Louvains, et même père de famille, rsque le cerf crucifère lui apparut dans la forêt yrcinienne.

Si le merveilleux chrétien foisonne, le merveilux mythologique surabonde. MM. Plauzeau, Callot Creswell, et d'autres encore, se sont complus à ire poursuivre par des chèvrepieds des nymphes frayées ou rieuses. M. Thirion a montré Nessus ılevant Déjanire et se tordant sous la flèche qu'Herıle lui a lancée, de l'autre rive de l'Evénus; l'agréable céanide de M. Bouguereau n'a rien d'une Océanide, la Léda de M. Albert Thomas est bien moderneıent voluptueuse, mais M. Gorguet, dans son grand ırton de tapisserie pour les Gobelins s'est heureuseıent inspiré d'Apulée pour retracer les noces de syché. Sur le lit d'honneur, on voit l'époux, tenant ıtre ses bras sa Psyché; autour d'eux, Jupiter et unon, et tous les dieux, chacun selon son rang. Les eures sèment partout des roses; les muses font ıtendre leur voix mélodieuse, Apollon tient sa lyre, t les jolis pieds de Vénus esquissent un pas gracieux. 'est ainsi — voyez l'*Ane d'or*, — que Psyché fut unie Cupidon.

M. La Lyre nous montre l'Amour infidèle enaîné loin de Psyché, qui se désole, par des Sirènes lles que les conçoit le pinceau trop opulent de l'arste. Cela est allégorique, comme vous le pensez :

Oubliant l'idéal et ses beautés sereines
Pour le charnel attrait d'un culte avilissant,
L'Amour aveuglément charmé par les Sirènes
De Psyché détaché fuit en la repoussant.

Il faut qu'il soit aveugle, en effet, pour prendre plaiir à suivre ces grands corps roses qui s'ébattent ourdement dans les vagues.

M. Surand a représenté Orphée charmant des aniıaux sauvages par la douceur de sa voix. M. Surand, ui fit jadis un très bon portrait de M. Doumer, derait bien lui confier le secret d'Orphée, maintenant ue l'ancien gouverneur de l'Indo-Chine est président le la Chambre.

M. Lefebvre nous présente une agréable nymphe Églé, et Maxence, à sa manière exquise, la nymphe u l'âme du glacier; M. Mercié, une douloureuse Sapho.

M. Gaudefroy s'est inspiré de la Fontaine pour 'anecdote du Satyre et du Passant. Mais il fait du passant un boulevardier égaré à la campagne et donne son satyre l'apparence d'un honnête bûcheron un peu hirsute.

A côté de sa nymphe Eglé, M. Lefebvre a placé une lady Godiva. On sait la légende de cette charitable grande dame, dont Tennyson a fait un poème exquis. Elle suppliait son mari de renoncer à un impôt fort lourd dont la ville était accablée. « Eh! bien, lui dit le rude seigneur, qui la savait fort pudique et l'en raillait souvent, j'y renoncerai si vous traversez la ville en plein midi, nue, à cheval. » La charité l'emporta dans le tendre cœur de la dame sur sa pudeur en émoi. Elle se dévêtit, monta à cheval et traversa la ville, mais après avoir fait supplier les habitants de se renfermer dans leurs maisons. Un seul eut la curiosité sacrilège de regarder par la fenêtre. Il fut aussitôt changé en pierre. On montre encore ce masque de pierre, connu sous le nom de Tom le curieux.

M. Lobel Riche nous introduit chez une fort gracieuse chiromancienne, qui est assurément connue des lecteurs de l'*Echo*. M. Jean Brunet s'est emparé de la légende de la fille du roi d'Ys. Il l'a traitée avec une grande froideur. Les vagues qui envahissent la cité sont immobiles, les gens qui fuient bien peu pressés, le cheval du roi est en bois, et ce monarque lui-même laisse tomber comme un paquet sa fille de ses bras. L'artiste paraît avoir concentré son effort dans le groupe assez heureux des pauvres diables à demi ensevelis qui tendent pourtant des mains cupides vers les écrins échappés à la princesse dans sa chute.

Cette légende de la ville d'Ys et de sa coupable princesse est pourtant étrangement pathétique. Vous n'ignorez pas qu'il existait jadis, près des côtes de Bretagne, une cité conquise sur la mer au moyen de digues et d'écluses, la ville d'Ys. Le dernier roi de cette ville avait une fille, fort belle et fort séduisante, à laquelle il témoignait une tendresse aveugle. Or, elle en abusa; son cœur se corrompit, dit la légende; elle bouleversa la ville par ses caprices et la terrifia par sa hauteur et ses violences.

Un vieil ermite se fit l'écho des plaintes contre la princesse. Il vint les présenter au roi, qui reconnut en gémissant la perversité de sa fille, promit de sévir et n'en eut pas le courage. La princesse continua donc de régner tyranniquement sous le sceptre débonnaire du roi d'Ys. Bientôt cette ombre même de sujétion lui fut importune; elle se révolta contre son père, le vainquit et l'enchaîna dans un retrait du palais.

Dès lors la cité d'Ys fut perdue; la jeune reine ne songeait qu'à ses plaisirs et ne se plaisait qu'en de coupables excès. On vit paraître à sa cour un seigneur étranger d'une réputation singulière et sinistre. C'était un roi de la mer, un des princes de l'Océan qui baignait la ville. Il intriguait sourdement, disait-on, pour

soumettre Ys à son empire ; du reste, aimable, séduisant et artificieux seigneur. La reine le reçut à merveille, de brillantes fêtes furent données en son honneur, et un soir, dans l'enivrement d'un festin, la princesse égarée remit à l'étranger les clefs d'or de la grande Ecluse qu'elle avait prises à son père et qui étaient le signe de la royauté d'Ys.

La petite cité quasi-fantastique dormait paisiblement sous le ciel qu'elle ne devait plus revoir. Soudain la grande écluse parut bouger sous le clair de lune. Un rugissement de triomphe pareil à celui d'un fauve devant sa proie retentit soudain jusqu'au ciel : — l'Océan était lâché !

Avec des clameurs d'allégresse, avec des hurlements de rage, avec des sifflements de surhumaine ironie, comme une armée de démons courant à l'assaut, les vagues croulèrent sur la ville et l'ensevelirent d'un bond. Il n'apparaissait plus que le palais à demi noyé du roi et la grande écluse. Sur la terrasse du palais, la princesse, éperdue, se tordait les mains ; sur la grande écluse, le Seigneur étranger regardait, avec un sinistre sourire, grandi, gigantesque, au milieu des tourbillons d'écume.

Alors, sur les dalles de marbre, retentit le galop furieux d'un cheval. Le roi parut, délivré, couronne en tête, sur son coursier de bataille, rapide comme le vent. Il saisit sa fille évanouie et s'élance à toute bride vers la rive. Mais, par dessus les clameurs surnaturelles de l'abîme lancé à sa suite, une voix s'élève : — Roi ! jette ton fardeau, si tu veux être sauvé !

Son fardeau... La fille ambitieuse, rebelle et perverse, mais sa fille, l'enfant de son cœur et de ses entrailles... jamais ! Et le roi éperonne son cheval, et la vague rapide bat les jarrets du bon coursier. — « Roi ! jette ton fardeau si tu veux être sauvé... » — Son fardeau... La fille ingrate, cruelle, insensée, qui l'a découronné, violenté, avili... mais sa fille, l'enfant de son cœur et de ses entrailles, si belle, si touchante, à cette heure terrible, dans son effroi, dans son désordre, avec la supplication tragique de son pâle visage encore fier... jamais ! Et le roi ensanglante les flancs de son cheval, et la vague furieuse bat la selle du bon coursier.

Une troisième fois, la voix s'élève... Est-ce le roi qui a faibli ? Est-ce la vague qui l'a violenté ? Mais le flot saisit le fardeau vivant, et, d'un bond suprême, le destrier atteint la rive.

Cette légende, qui, chose singulière, n'a tenté aucun grand poète, eût été, dans les mains d'un poète le drame même de la vie. Nous sommes tous, en effet, des petits rois d'Ys, dans cette même situation périlleuse. Notre royaume isolé et clos, notre cité battue par des flots redoutables, c'est notre âme, et la fille dangereuse qui l'habite est la passion : puissante sujette, qui devrait faire notre force et notre gloire dans notre règne difficile ; mais elle s'est dévoyée et dépravée par notre aveugle complaisance ; des voix vénérables, comme celle de l'ermite de la légende, nous avertissaient en vain. Elle a profité de notre faiblesse pour devenir toute puissante, elle a profité de sa toute puissance pour se jeter dans tous les excès.

Le Seigneur étranger, le mystérieux personnage à la voix douce et musicale, au sourire faux et froid, aux yeux ardents, le prince des grandes eaux, — lui est apparu et l'a gagné à sa cause. Elle nous a vendu, elle ouvre les portes de notre royaume au débordement des flots ennemis.

C'est l'heure de l'effort et de la lutte suprême ; c'est là, — quelle que soit sa forme objective, — cette catastrophe du drame des passions dont parlait en termes si hauts et si profonds Lacordaire à Toulouse. N'importe l'apparence extérieure de la catastrophe et sous quel effort éclatant ou dérisoire les portes de l'écluse ont cédé : le drame est dans la ville noyée, dans l'âme livrée à ces tempêtes « que l'Océan lui-même ne connaît pas ».

Quel homme, alors, comme le roi d'Ys, étreignant désespérément le cher et perfide fardeau qui va l'entraîner dans l'abîme, n'a pas entendu la voix prophétique : « Jette ton fardeau si tu veux être sauvé. » Mon fardeau ! mais c'est ma fille, l'enfant de mon cœur et de mes entrailles ! Elle a été cruelle, insensée, elle m'a trahi, violenté, lié de chaînes ; elle a déchiré mon sein paternel et déshonoré mon front royal... Mais c'est ma fille, jadis si belle et si charmante, toujours tant aimée, délices de mon cœur, joie de mes yeux... L'abandonner ! comment vivrais-je ? Elle est ma vie... Jamais !

Et les vagues montent ; et la Voix répète : — Jette ton fardeau, si tu veux être sauvé !

George Malet.

NOTRE COURRIER

RÉPONSES

Réponse à la question posée par M. le baron de Novaye, dans le numéro 198 (1er avril).

Les fêtes mentionnées dans la question se sont présentées en 1666, 1734, 1886, et se représenteront en 1943, 2038, 2190.

(Extrait de l'Annuaire Flammarion, 1899).

H. Gerbaud, P.-Saïd.

eux séances avec Eusapia Paladino
A ROME

7 février 1905

Dans mon petit salon j'ai préparé :

— Une casserole pleine de craie mouillée et lissée à la surface ;

— Une marmite contenant de la paraffine dissoute dans de l'eau à 100 degrés ;

— Un bassin d'eau froide ;

— Un plat noirci avec du noir de fumée.

Je place la marmite et le bassin derrière les rideaux de l'unique fenêtre de la salle et je tire devant une étoffe de tente algérienne.

La casserole est placée à gauche de celui qui regarde la fenêtre, à 1 mètre de celle-ci, et à 1 mètre 1/2 du médium, qui est la célèbre Eusapia Paladino.

Sur une table de palissandre j'ai placé un couvre-mets en forme de réticule métallique cloué sur un lourd carton, avec un crayon et une feuille de papier dessous.

Sur cette même table est resté un album à portraits, pesant 1 kilo environ et la base d'une lampe à pétrole, en bronze, du poids de 1 kil. 1/2.

La séance commence à neuf heures et demie, après que j'ai fermé avec les clefs la porte d'accès et celle qui conduit dans le restant de la maison.

Nous prenons place autour d'une table de sapin blanc, à quatre pieds, de 1 m. $\times$ 0,75 de surface.

La tente algérienne tombe raide à un pied environ de la chaise où se trouve Eusapia.

On commence à la lumière d'une chandelle ordinaire.

Le médium est tenu aux poignets et avec un strict contact des chevilles.

Peu de minutes se sont passées quand on entend de faibles coups *dans* la table, et celle-ci se soulève sur deux pieds, du côté du médium et dans le sens de sa longueur.

Mme Paladino soulève complètement ses deux mains au dessus du plateau de la table, à la hauteur de 30 centimètres, pour nous faire mieux constater le phénomène.

Nous contrôlons avec rigueur les jambes du médium, soit avec nos pieds, soit avec la vue.

Après vingt minutes de petits raps, de réponses typtologiques par *oui* et par *non*, la table, avec 4 coups bien énergipues, nous ordonne de diminuer la lumière.

Alors j'allume ma lanterne à photographie, laquelle me permet de voir distinctement les silhouettes de Mme la comtesse Baglioni-Papi et de la Paladino, et en outre les petits tableaux et les photos accrochés aux murs.

À peine a-t-on fait la lumière rouge, que la tente située derrière le médium s'enfle et va toucher les épaules de celui-ci, y restant comme collée.

Tout de suite une ombre, de la hauteur et de la taille d'un homme, sort de la tente, sur le côté droit du médium, et s'approche de Mme la comtesse, avec laquelle je la crois en contact.

En effet, Mme Boglioni-Papi déclare aussitôt se sentir touchée.

La silhouette de l'ombre se détache en brun sur la lumière rougeâtre qui éclaire la paroi du mur devant moi.

Tout de suite quelque chose d'indéfinissable, à peu près comme un bras informe, d'une longueur double de celle d'un bras ordinaire, sort de la tente et va toucher la comtesse avec une grande énergie.

Celle-ci demande alors qui la touche, et la table, avec des coups intérieurs, commence à dicter le nom du père de la comtesse. Mais elle demande des preuves d'identité.

Alors une main humaine, que je vois dépasser la tête du médium, se met à fouiller la comtesse sur la poitrine et commence à faire des tentatives pour lui déboutonner sa jaquette.

On entend parfaitement et très vivement le froufrou de l'étoffe et de la soie agitées, comme par une main énergique et frétillante que j'entrevois dans la pénombre.

Ces tentatives se prolongèrent environ un quart d'heure, presque sans interruption, jusqu'à ce que la main mystérieuse parvînt à attraper une lettre dans le sein de la comtesse Baglioni, la lui donne à baiser et, après, lui en effleure le visage et les cheveux, gaiement.

L'esprit en fait autant avec moi, comme pour me faire constater le phénomène ou pour me faire partager sa satisfaction.

Mme la comtesse, émue, remercie l'entité opératrice et lui demande d'autres épreuves : par exemple si elle connaît d'autres objets que la comtesse a sur elle.

Immédiatement la même main lui touche et tire légèrement ses boucles d'oreilles en brillants et une broche.

(La séance terminée, Mme la comtesse me déclara que la lettre était une des dernières que lui avait écrites son père bien-aimé avant de mourir, que les boucles étaient un de ses cadeaux et que la broche renfermait de ses cheveux.)

Alors la comtesse parle à la personnalité opérante de sa propre fille, une très belle enfant de dix ans environ, blonde comme un ange; et les caresses, les attouchements et les baisers redoublent, avec une mimique très éloquente. Et comme moi aussi je déclare aimer la petite Maria Pia, bonne amie de ma petite Emilie, je reçois tout de suite un amical coup de plat de la main à travers la poitrine et Mme la comtesse en reçoit un autre, mais bien plus énergique, de façon qu'on en entend le bruit dans la chambre.

On nous explique typtologiquement que cela est un signal de reconnaissance qui nous est donné par notre ami de l'au delà.

Je vois trois ou quatre fois encore la silhouette obscure d'une tête, confuse dans ses détails (je dirai que c'était comme une grande poire, de la grandeur d'une tête humaine, avec la pointe en bas) s'approcher de la joue gauche de la comtesse et se confondre avec ses cheveux noirs.

Elle déclare entendre murmurer dans l'oreille correspondante des mots que, pourtant, elle ne peut pas bien distinguer; ça peut dépendre d'un rhume qui l'afflige de ce côté.

D'autres manifestations (caresses sur le visage, entre les cheveux, tractions de la barbe) ont lieu aussi sur moi : après je vois la tente s'enfler, comme poussée par le vent, elle s'approche jusqu'à me heurter, et tout de suite des mains énergiques et bien solidifiées attrapent ma tête, l'attirent à elles tandis que, au delà de la tente une tête bien formée s'appuie à la mienne et une bouche se pose sur mon front.

(Inutile de dire que la Paladino est bien visible dans la lumière rouge et que je la contrôle toujours parfaitement. Elle n'est pas entrancée, mais seulement un peu étourdie à intervalles, quelquefois même, elle nous dit : « Regardez là, regardez ici, » lorsqu'on voit des mains, des bras, ou des formes humaines apparaître en dehors de la tente.)

Je demande :

— Qui est là? Que me veux-tu?

La table me répond avec des raps, dictant le nom d'un frère à moi qui est mort depuis douze ans.

Mais tandis que j'attends, haletant, la suite de la manifestation, le *médium* se remue et annonce une autre personnalité.

D'autres mains, plus délicates, m'effleurent les cheveux, me touchent le flanc droit, me caressent avec beaucoup de tendresse, jusqu'à ce qu'un bras s'allonge hors de la tente et aille toucher et battre un portrait encadré qui est pendu sur la paroi du mur derrière mes épaules.

Comme ce portrait est de la feue princesse Louise Murat-Rasponi, fille du roi Joachim Murat, je pense qu'il s'agit de la personnalité de ma tante Emilie Paganucci, qui était très affectionnée par la princesse de laquelle elle avait été Dame d'honneur pendant de longues années.

Alors je demande :

— Si tu es réellement ma tante chérie, dis-moi si tu te souviens de quelle manière tu t'es désincarnée.

Immédiatement, une main à travers la tente se pose sur ma tête et puis descend sur ma joue gauche, en me l'effleurant jusqu'à l'angle de la bouche.

(Ma tante mourut d'une hémorrhagie cérébrale qui produisit une hémiplégie gauche, avec relative contraction de la bouche)

Mais, voilà que se manifeste encore le père de la comtesse Baglioni, qui nous porte premièrement l'album et ensuite la base de la lampe à pétrole et le couvre-mets.

On voit parfaitement ces objets venir vers nous, se balancer dans l'air et se poser sur la table de la séance.

Je prie l'entité d'écrire quelques mots sur la feuille de papier qui est enfermée là-dedans.

Tout de suite le couvre-mets (coprivivande) est de nouveau soulevé en l'air et frappe amicalement sur ma tête par trois fois, et après cela il est reporté sur la table de palissandre où l'on entend un crayon se mouvoir, sur le papier, avec vitesse et énergie. La comtesse et moi nous sommes convaincus que la feuille de papier a été écrite par l'ami de l'espace — lequel nous reporte le couvre-mets, que je prends en l'air et que je dépose par terre, pour l'examiner plus tard, à la lumière blanche.

En attendant, j'ai tiré de ma poche une petite lampe électrique, et quand je vois la main mystérieuse sortir de la tente et s'allonger vers nous, je l'illumine instantanément avec un éclair de lumière bien vive.

Ainsi je puis voir une belle main masculine, plutôt nerveuse et bien formée, dans ses plus menus détails. Cette main se désagrège, disparaît après coup sous l'action de la lumière, mais sans retard, la tente s'enfle vivement et arrive jusqu'à nos mains et, de dessous le rideau, une main énergique attrape ma main gauche dans laquelle je tiens la petite lampe, et entre-croise ses doigts avec les miens, en palpant intelligemment l'appareil, comme pour en trouver le ressort.

Si tu voulais l'allumer, tu nous ferais grand plaisir... Voici... On fait comme ça... On pousse ce bouton... Bravo! C'est ça!...

Pendant que je dis ces mots, les doigts de notre ami suivent mes doigts de près jusqu'au point du bouton. Alors on me saisit la main et on la tire.

omme je reste incertain, on me serre énergiquement le pouce et un ongle bien fort s'enfonce dans a chair, en me produisant une impression douloueuse (Ceci confirme l'opinion de M. Gabriel Delanne, ue la matérialisation est une reproduction anatoique parfaite du corps humain (page 454, *Revue scientif. et morale du spiritisme*, 1905).

Alors je lâche la lampe qui est enlevée en l'air et qui disparaît derrière la tente.

Une minute s'est passée lorsqu'un bras s'allonge sur la tête de la comtesse et un éclair de lumière électrique illumine son visage et aussi celui de la Paladino et le mien

(La petite lampe a été achetée par moi quelques heures avant et elle donne une lumière très intense.)

Ceci est un phénomène très important, car il nous donne la preuve de sa réalité, et nous montre qu'il se produit sans l'intervention apparente du médium.

Mais la Paladino étant épuisée, Mme la comtesse remercie son père avec des mots très affectueux et en reçoit en échange caresses et baisers.

Alors je rallume la chandelle, et peu après le pétrole.

On trouve dans la craie un coup de doigt, mais rien d'autre en dehors des objets qu'on avait vus se déplacer.

Le papier sous le couvre-mets est intact, au contraire de ce que nous croyions.

La Paladino est très faible et pâle. Elle chancelle et il faut la soutenir.

Alors elle nous avoue avoir donné une autre séance le soir précédent; sans cela nous aurions obtenu probablement des phénomènes bien plus importants, par exemple un moulage dans la craie ou dans la paraffine, comme on nous l'avait promis, au commencement de la séance. Eusapia se plaint aussi d'une sensibilité douloureuse (hyperesthésie) à l'avant-bras gauche, auquel on ne peut pas toucher.

Pendant toute la séance, elle n'a pas bougé et elle-même a demandé de la contrôler plus strictement, lorsqu'on avait les phénomènes les plus importants. Bien que celle-ci ne soit pas une des séances les plus développées au point de vue de la variété des phénomènes, nous la croyons cependant très intéressante à cause des conditions de surveillance et pour le nombre des assistants (deux seulement), car tout cela a pu garantir la parfaite sincérité de la séance.

CONTESSA VITTORIA BAGLIONI-PAPI
ENRICO CARRERAS, rédacteur.

Dans une séance ultérieure que nous eûmes avec la Paladino et à laquelle prirent part la susdite comtesse Baglioni-Papi, la maîtresse de la maison, Mme la comtesse Marie Lovatti-Brenda et moi, nous constatâmes les mêmes manifestations sur la comtesse Baglioni, sur la comtesse Brenda et sur moi (c'est-à-dire : mains bien matérialisées, caresses, baisers, attouchements, nombreux éclairs çà et là faits avec ma lampe électrique qu'on m'avait prise après que je l'avais déposée sur la table de la séance).

Sur ma demande, on ôta en un moment les boucles d'oreille de la comtesse Baglioni et on les déposa : une dans ma main droite et une autre dans la main droite de la comtesse Brenda.

(Tout le monde sait que pour ouvrir les boucles d'oreille, il est nécessaire de se servir *de deux mains* et que cela est toujours une opération délicate. A qui appartenaient les mains opératrices? Nous voyions parfaitement toutes nos mains grâce à la clarté de la lumière électrique qui pénétrait de la place du Popolo, entre les persiennes du premier étage.)

Une forme humaine très solide se forma derrière la tente et resta longuement appuyée contre la comtesse Baglioni, en lui parlant très clairement. Moi et la comtesse Brenda, nous entendîmes un long chuchotement et puis nous entendîmes prononcer : « Hai torto ! hai torto ! » c'est-à-dire : « Tu as tort, tu as tort ! » (car la comtesse se disait désespérée et lasse de cette vie).

Après ma demande, on remit une boucle à l'oreille droite de la comtesse Baglioni et l'autre boucle resta sur la table, la force manquant au médium.

Comme, pour badiner, j'avais mis les boucles d'oreille dans ma poche, sans rien dire, et après j'avais demandé où elles se trouvaient, une main énorme et pesante (la main caractéristique de John King) me donna un bon coup à travers les épaules et puis me tira l'oreille gauche d'une manière bien significative.

— La Paladino m'invita à monter debout sur la table, et lorsque je me trouvai dessus avec mes deux bras élevés jusque près du plafond, on me serra les bras et les mains.

(Ce seul phénomène est suffisant pour prouver l'impossibilité d'un truc, car personne ne pouvait arriver là-haut où j'étais !)

Tout cela signifie qu'Eusapia Paladino, quoi qu'on en dise, conserve encore une grande force médianimique, très indiquée pour convaincre les incrédules qui ne se bornent pas à des négations *a priori!*

(*Revue scientifique et morale du Spiritisme*) ENRICO CARRERAS, *Roma — Via Aurora 43.*

LE MERVEILLEUX SOUS LES TROPIQUES

La Sirène de la Grand'Rivière (1)

II

Pendant les premières années de la colonisation, on n'entendit plus parler de la Sirène de la Grand'Rivière. Les abords de l'estuaire, rocheux et sablonneux, ne se prêtaient guère à la culture et les colons choisirent des emplacements plus favorables, vers les plateaux plus élevés, Pamplemousses, Rivière du Rempart, Moka, les plaines des Wilhems et autour des rades, le Port-Louis, le Grand-Port, Flacq, etc.

En 1766, un M. Rauzan choisit une concession sur la rive sud de la Grand'Rivière, mais à plusieurs milles en amont de la cataracte. Il appela sa propriété *Chébel* et y planta de la canne à sucre qui prospéra merveilleusement sur ce sol vierge où, depuis des siècles les essences forestières tropicales avaient déposé d'épaisses couches d'humus. Peu à peu il agrandit son domaine et acquit de nouvelles concessions en se rapprochant de la mer.

Quand ses esclaves nègres commencèrent à défricher la forêt aux environs de la cataracte, la « Sirène de la Grand'Rivière » manifesta de nouveau sa présence. Les bûcherons virent, en effet, à plusieurs reprises, une femme nue assise sur une roche, dans l'eau, et qui sanglotait en modulant une morne complainte.

Quoi qu'il en soit, les plantations de M. Rauzan furent loin de donner, dans ces parages, les mêmes résultats que sur le plateau supérieur ; il les abandonna donc pour s'étendre vers l'est.

⁂

Peu après, commença la période héroïque de l'île de France ; les guerres avec l'Angleterre, puis avec toute l'Europe, qui durèrent presque sans interruption jusqu'en 1815, donnèrent fort à faire aux colons ; la situation stratégique de l'île, ses deux beaux ports bien abrités en faisaient le boulevard de la puissance française dans l'Océan Indien : de ses rives partirent toutes les grandes croisières des Bouvet, des Duperré, des Hamelin, les audacieuses expéditions des Surcouf, des Malroux (2), des Drieux et autres corsaires intrépides, qui causèrent tant de désastres à la marine anglaise.

L'Angleterre résolut de réduire ce « nid de corsaires », comme elle l'appelait et envoya pour s'en emparer une expédition composée de 23.000 hommes et de 76 voiles.

L'île de France, alors gouvernée par l'illustre général Decaen, n'avait pour se défendre que 900 soldats réguliers et 3.000 volontaires. Les Anglais débarquèrent dans l'anse du Mapou le 29 novembre 1810 et vinrent mettre le siège devant le Port-Louis, ville ouverte. Après une héroïque résistance de cinq jours, Decaen obtint, le 3 décembre, une capitulation — la plus belle, déclare Napoléon, qu'il y ait jamais eue — avec tous les honneurs de la guerre et sans céder un seul prisonnier à l'ennemi.

Au cours de cette mémorable défense se produisit, toujours à l'embouchure de la Grand'Rivière, un incident curieux et tout en faveur des assiégés : les Anglais, ne pouvant enlever le Port-Louis de front, essayèrent de le prendre à revers. Ils cherchèrent donc à débarquer des troupes dans l'estuaire de la Grand'Rivière, mais pas une de leurs embarcations ne put toucher terre, toutes furent chavirées ou drossées par le courant. Les « anciens » ne manquèrent pas d'attribuer ces accidents à l'influence de la Sirène qui défendait sa solitude...

⁂

Nous arrivons maintenant à un moment où la Sirène, gravement outragée par les entreprises humaines va se venger de façon terrible.

En 1863, le conseil législatif de la colonie décida de faire construire une ligne de chemin de fer à Maurice. La Métropole britannique approuva la décision, et, maternelle comme toujours, offrit ses bons offices et ses ingénieurs ; seulement elle imposa cette condition que les frais des travaux seraient entièrement payés par la colonie, mais que tout le matériel serait fourni par les industriels d'Angleterre. Il fallut bien en passer par là et le résultat fut que l'opération coûta le triple environ de ce qu'elle valait.

Le tracé comprenait un pont gigantesque à construire par-dessus l'estuaire de la Grand'Rivière, à

(1) Voir l'*Echo du Merveilleux* du 15 avril 1905.

(2) D'après une légende dont un poète colonial, M. Fernand Duvergé s'est fait l'écho et qu'il a racontée dans un de ses poèmes, la Sirène de la Grand'Rivière serait également apparue au corsaire Malroux. Celui-ci avait fait de l'estuaire de la Grand'-Rivière son port d'attache ; il cachait le produit de son butin, converti en or, dans les rochers de la cataracte. Il y aurait même assassiné des individus qu'il y attirait pour les voler. La Sirène, d'après la légende, aurait intimé à Malroux l'ordre de porter ailleurs son trésor et le théâtre de ses exploits, et de choisir un autre port de refuge, afin de ne point troubler son repos. Le corsaire n'ayant tenu aucun compte de cet avertissement, la Sirène l'avertit qu'il ne tarderait pas à périr de mort tragique. On sait que le navire de Malroux fut, en effet, coulé par des vaisseaux anglais et que tout l'équipage sombra avec le bâtiment.

Nous donnons ici ce trait à titre de curiosité, mais nous devons à la vérité de dire que nous n'en avons trouvé, nulle dart, la preuve historique.

plus de 100 mètres au-dessus du niveau du fleuve. En vain les ingénieurs coloniaux et la presse locale représentèrent-ils les énormes difficultés d'une pareille entreprise, féconde en aléas et destinée à coûter des sommes énormes ; en vain démontrèrent-ils qu'un détour de quelques milles permettrait de bâtir plus en amont un pont qui coûterait dix fois moins. Les ingénieurs anglais maintinrent rigoureusement leur tracé — et pour cause : ils étaient payés au prorata du coût des travaux !

Un premier plan fut dressé comportant un pont en granit bleu — pierre assez commune dans l'île. D'énormes culées furent construites et de hauts murs s'élevèrent. Tout alla bien tant que ces murs furent verticaux. On dressa alors les échafaudages destinés à supporter les arches. Ils étaient terminés et les maçons avaient commencé à y poser les blocs taillés, quand une terrible inondation, grossissant dans des proportions inouïes les eaux de la Grand'Rivière, emporta tout l'ouvrage en une seule nuit... On recommença et pour consolider les échafaudages, on les fixa au mur en pierre au moyen de fers en T bloqués dans le granit. Il fut possible alors de pousser l'arche du nord et déjà l'une des branches s'étendait jusqu'à la clef de voûte, quand une nouvelle inondation, provoquée par trois trombes qui s'écrasèrent simultanément sur le plateau du Pouce (1), emporta échafaudages, arche et même une énorme fraction de la culée centrale.

Ce fut alors un *tolle* dans la presse locale. Ces accidents successifs démontraient l'inanité des efforts tentés pour établir un pont solide en cet endroit. Mais les « anciens » firent remarquer avec raison, que la destruction des travaux d'art commencés avait un caractère anormal. Les inondations, il est vrai, ne sont pas rares à Maurice, de lourdes pluies d'orage déversent en quelques heures d'énormes quantités d'eau sur le sol, mais la violence de ces torrents furieux s'amoindrit en « s'étalant ». Or, l'estuaire de la Grand'Rivière étant très large, surtout par rapport à son lit supérieur, les « débordements » précédents perdaient toute leur force après la cataracte et n'avaient jamais pris — à ce point au moins — ces allures de cataclysme.

» C'est la Sirène qui se défend », concluaient les « anciens ».

***

Bref, après de multiples délibérations entre ingénieurs et hauts fonctionnaires, on décida de « modifier le profil du pont ». Le système à arches fut abandonné pour un système à colonnes verticales accouplées, formées chacune de cylindres creux superposés et remplis de béton comprimé. Afin de donner une base solide à ces colonnes, on décida de forer dans le lit même du fleuve des puits d'égal diamètre jusqu'à l'argile compact. Ainsi fut fait.

Les puits forés, on y inséra les cylindres de base et comme ils étaient au-dessous du niveau de l'eau on les remplit de ciment hydraulique.

Or, le lendemain, loin d'être consolidé par l'eau, ce ciment s'était dissous ! Ce phénomène chimique équivaut à celui qui se produirait, en physique, si l'eau bouillante se refroidissait au contact du feu. De plus, ce ciment dissous avait gagné les contre-courants des deux bords, et remontant jusqu'à la cataracte en avait blanchi tout le bief inférieur.

Les ingénieurs déposèrent une plainte contre le fournisseur de ciment, l'accusant d'avoir fourni de la marchandise de mauvaise qualité. Une enquête fut ouverte, des échantillons saisis, mais les experts durent constater l'excellente qualité du ciment fourni. Une seconde expérience fut tentée avec le ciment ainsi expertisé et donna le même résultat.

Les ingénieurs anglais étaient abasourdis ; ils en furents réduits à déclarer que le phénomène était dû à la qualité de l'eau. Elle fut analysée et trouvée conforme à la formule chimique de ce liquide, soit H^2O ; de plus, les matières végétales et inorganiques qu elle tenait en suspens étaient dans une proportion si minime qu'elle fut classée parmi les eaux « de pureté supérieure » ; c'est celle, d'ailleurs, qui alimentait et alimente encore toute la ville du Port-Louis.

Quoi qu'il en soit, on modifia encore une fois le système des assises. D'énormes blocs de granit furent immergés pour servir de base aux colonnes. Des inondations vinrent encore déplacer ces blocs et gêner les travaux. Enfin, on réussit à les solidifier et les colonnes s'élevèrent cylindre à cylindre. Le béton y était comprimé au fur et à mesure.

Mais alors, commença une série d'accidents extraordinaires : tantôt un maçon, pris de vertige, tombait subitement du haut d'une colonne et se brisait la tête sur les assises ou se noyait dans la rivière ; d'autres fois, le contre-maître qui, le matin, venait réveiller les ouvriers, installés dans des petites cahutes bâties sur la berge, trouvait un homme mort sans cause apparente. D'autres fois encore, au moment de la pose du tablier on trouvait, le matin, complètement dévissés tous les boulons solidement vissés la veille.

Souvent, la nuit, les maçons étaient réveillés par des bruits mystérieux, des sanglots, des imprécations

(1) Un des sommets de la chaîne de montagne du Port-Louis.

dont ils ne pouvaient découvrir la provenance. Une fois l'un d'eux, ayant entendu des coups de marteau, se leva et vit un être humain s'acharnant à frapper sur la base d'une des colonnes. Le lendemain, on y trouva des empreintes de mains sanglantes.

Puis, les hommes furent pris d'une sorte de folie contagieuse ; ils se disputaient, se battaient, s'assassinaient, sans motifs sérieux.

Bref, comme je l'ai dit au début de ce récit, le fameux pont de la Grand'Rivière coûta 200.000 livres sterling (5 millions de francs) et trente-cinq individus perdirent la vie au cours des travaux.

Je tiens à faire remarquer ici que tous les faits précédemment relatés sont consignés dans des rapports *officiels* dont il est facile de trouver les originaux : 1° pour la période française, aux archives du ministère des Colonies à Paris ; 2° pour la période anglaise, aux archives du Port-Louis et au *Colonial office* à Londres.

(*A suivre.*) HERVÉ de RAUVILLE.

LE SACRÉ CŒUR
et les Gouvernements français

M. le Dr Rozier, dont j'ai lu de profondes et sincères études sur l'Esotérisme et la prière, m'invite à expliquer si, dans mon article de l'*Echo* du 1er mars dernier, la phrase : « Le Sacré-Cœur ayant en vain réclamé aux rois, depuis Louis XIV jusqu'à Louis-Philippe, qu'ils établissent son règne » signifierait qu'outre la révélation et la demande faites à Louis XIV, d'autres révélations et demandes analogues, et d'origine surnaturelle également, furent faites à chacun des rois de France postérieurs.

Non, tel n'est point le sens que j'entendais donner à ce passage, un peu trop concis, de mon article.

Le Sacré-Cœur, tout le monde le sait, réclama, par l'intermédiaire de la Bienheureuse Marguerite-Marie, à Louis XIV, la consécration du roi — et, par conséquent, d'après la doctrine de l'époque — de l'Etat, du gouvernement, à ce Cœur divin. La demande, inexécutée par Louis XIV, subsistait, dans toute sa force, à l'égard des successeurs du roi-soleil et, en général, à l'égard de tout gouvernement français.

Il ne saurait y avoir doute à ce sujet. Car, dans les révélations reçues par la Bienheureuse Marguerite-Marie, on lit que le Sacré-Cœur « veut *régner* dans le palais du roi ». Il ne peut être question d'y régner sous un seul roi, pour n'y plus régner sous ses successeurs. En outre, le Sacré-Cœur veut, d'après les mêmes révélations, « être peint dans les étendards du roi et gravé dans ses armes ». C'est bien d'une perpétuelle consécration du drapeau national, de l'Etat, du gouvernement qu'il s'agit (1). La demande s'adresse donc à tous les gouvernements français, aussi longtemps qu'elle n'aura pas été accomplie par l'un d'eux.

C'est en ce sens que le Sacré-Cœur a réclamé à tous les rois, depuis Louis XIV jusqu'à Louis-Philippe, l'établissement de son règne.

Ma phrase ne signifiait que la permanence, dédaignée et, après tant de dédains, justement irritée, de la demande primitive. Elle ne signifiait pas que d'autres réclamations surnaturelles eussent été faites aux rois.

En 1792, dans sa prison du Temple, Louis XVI regretta de n'avoir pas accompli la demande divine et promit de consacrer son royaume au Sacré-Cœur. Mais il n'était plus roi. Le tardif regret d'un prisonnier ne suffisait pas à expier les fautes de la dynastie.

Et, lorsque, après la chute de Napoléon Ier, les Bourbons remontèrent sur le trône, le regret de Louis XVI prisonnier n'éclaira pas ses aveugles successeurs.

Le Christ voulait cependant toujours son règne et, s'il ne fit point, à ma connaissance, de nouvelles révélations surnaturelles *communiquées aux rois*, il en fit de privées, à une religieuse du couvent des Oiseaux, à Paris, la Sœur Marie de Jésus. Le 21 juin 1823, il lui disait : « La France est toujours bien chère à mon Divin Cœur. Je prépare toutes choses pour qu'elle me soit consacrée. » Mais le cœur de nul chef d'Etat personnel, roi ou empereur, ne répondit au désir du Cœur Sacré.

Le terrible coup de 70 tomba sur la France. Et deux simples citoyens, MM Legentil et Rohant de Fleury eurent l'initiative du Vœu National. La basilique de Montmartre s'éleva sous un gouvernement de forme républicaine.

Les chefs d'Etat personnels avaient résisté cent quatre-vingts ans à la réclamation du Christ (1689-1869). Peut-être sentaient-ils obscurément qu'une fois Dieu proclamé roi de notre patrie, il leur faudrait subir une diminution d'honneurs et de rôle, n'être plus, comme Saint Louis, que des « sergents du Christ au Royaume de France ». L'homme se résigne rarement à dire avec saint Jean-Baptiste : « Il faut que Lui grandisse, et que moi, je diminue. »

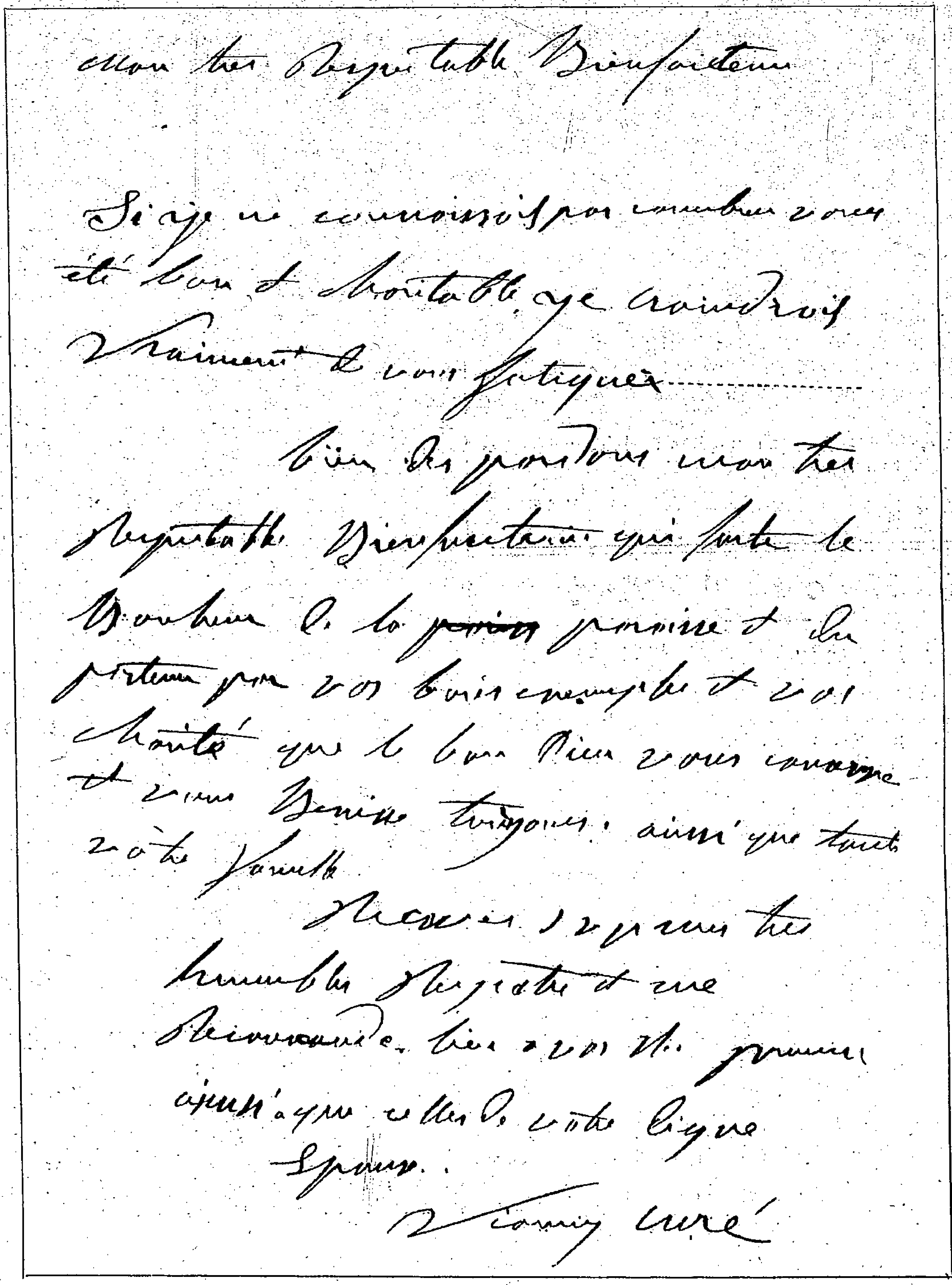
ALBERT JOUNET.

(1) *Le Règne du Cœur de Jésus* par un prêtre oblat de Marie, vol. II, p. 264 et suivantes.

UNE LETTRE AUTOGRAPHE DU B. CURÉ D'ARS

A l'occasion des fêtes qui viennent d'être célébrées les 28, 29 et 30 avril dans le diocèse de Belley, pour la récente béatification du curé d'Ars, nous pensons être agréable à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux le *fac-simile* d'une lettre, adressée par lui au comte Des Garets, châtelain d'Ars.

On remarquera une lacune de quelques lignes dans ce *fac-simile* ; nous avons dû les supprimer, parce qu'elles avaient trait à ces incidents de la vie privée du saint prêtre, qui ne regardent point le public.



Mon très Respectable Bienfaiteur

Si je ne connoissois pas combien vous avez été bon et charitable je craindrois vraiment de vous fatiguer ....

Bien des pardons mon très Respectable Bienfaiteur qui fait le bonheur de la paroisse et du pasteur par vos bons exemples et vos charité que le bon Dieu vous conserve et vous bénisse toujours, ainsi que toute votre famille

Recevez les respects très humbles et me recommande bien à vos st. prières ainsi que celles de votre digne Epouse.

Vianney curé

Les sept rois de l'Apocalypse

En parlant du roi qui va bientôt venir et qui précèdera le grand Monarque, j'ai dit que l'abbé Torné, d'après Nostradamus, le considérait comme le septième roi de l'Apocalypse. Votre correspondant M. Jean Bhyss, après avoir essayé plusieurs combinaisons de potentat, trouve que l'interprétation n'est pas admissible ; peut-être eût-il été d'un avis différent si je n'avais omis de donner la liste des rois cités par l'abbé Torné. Ce sont ceux qui étaient appelés à régner pendant la période révolutionnaire et à en subir plus ou moins l'influence ou les effets délétères ; on conçoit que le Grand Monarque n'y figure pas, puisqu'il doit mettre fin à la Révolution et détruire les fêtes de Brutus en France et même en Europe.

Les voici :

1° Louis XVI
2° Napoléon Ier
3° Louis XVIII
4° Charles X
5° Louis-Philippe
6° Napoléon III

C'est ce dernier dont il est dit : « *unus est* », « *l'un d'eux existe* ». En effet, c'est sous Napoléon III que l'abbé Torné traduisait Nostradamus et publiait cette interprétation. Le septième est celui qui *n'est pas encore venu* « *nondum venit* » et qui va remplacer la République.

Si l'abbé Torné ne s'est pas trompé en traduisant Nostradamus, ce serait un Bonaparte.

Dr L. C.

25 avril 1905

La Madonna dei Fiori

On connaît le fameux marronnier du 20 mars dont la frondaison précédait d'ordinaire celle de tous ses semblables. Paris en a été longtemps fier.

Le Piémont a beaucoup mieux encore, et cela depuis cinq siècles, comme on va le voir.

Il existe à Bra, dans cette région de l'Italie, un sanctuaire dédié à la Très Sainte-Vierge, près duquel se reproduit régulièrement chaque année un phénomène singulier, que l'on peut à bon droit, certes, qualifier de prodigieux. Voici en quoi il consiste :

Au moment même où, pendant les rigueurs de l'hiver, la nature entière est couverte comme d'un linceul de neige et de glace, on voit a ors, tout près dudit sanctuaire, *une aubépine* bourgeonner et fleurir.

De là le nom de la Madone des fleurs, *Madonna dei fiori*, donné à ce sanctuaire, ainsi que les pèlerinages à Bra, au cœur même de la mauvaise saison.

De mémoire d'homme, il n'est arrivé qu'une seule fois que la floraison ne s'est pas effectuée : ce fut en décembre 1897. On croyait et on crut durant deux longs mois que, cet hiver-là, les fleurs n'apparaîtraient pas, mais, dans la matinée du 20 février 1898, les boutons apparurent sur les rameaux, et en si grande abondance que l'on ne vit jamais floraison aussi merveilleuse.

Or, on remarqua que ce jour coïncidait avec le *vingtième anniversaire* de l'avènement de Léon XIII au trône pontifical.

Le fait, assez curieux, fut même enregistré dans un écrit inédit du feu directeur du sanctuaire, Michelangelo Castellino.

Bien mieux encore, l'année suivante, 2 janvier 1899, le recteur actuel dudit sanctuaire recevait le Bref suivant du Saint-Père, confirmant à sa manière l'authenticité de cette floraison merveilleuse et exceptionnelle, dont nous demandons à la science naturelle une explication purement physique... s'il se peut.

« Léon XIII, Pape,

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

« Notre cardinal secrétaire d'Etat Nous a présenté les fleurs envoyées par vous, et Nous avons pris connaissance de ce qui était exposé à ce sujet dans votre lettre.

« Le grand amour que Nous avons toujours ressenti pour la Bienheureuse Mère du Rédempteur, et la confiance absolue que Nous avons mise en Elle, spécialement depuis que Dieu a voulu Nous faire arriver au suprême Pontificat, Nous ont rempli d'émotion, en présence de ce témoignage de la protection maternelle que la Très Sainte Vierge semble avoir voulu Nous donner, à l'anniversaire de Notre avènement au Siège Pontifical. C'est pour Nous un devoir de le reconnaître : au cours des longues et laborieuses années pendant lesquelles Nous avons eu sur les épaules le gouvernement universel de l'Eglise, *la Très Sainte Vierge Marie n'a jamais manqué de Nous réconforter et de Nous aider*. Qu'Elle daigne Nous continuer, dans sa bonté, sa protection, de sorte que les semences, que Nous avons répandues dans les larmes, germent à l'avantage du peuple chrétien et produisent des *fleurs* d'exultation, et qu'il Nous soit accordé à Nous-même de jouir un jour des *fleurs* immarcessibles de l'éternité.

« Avec nos remerciements pour votre filial hommage, recevez, en témoignage de Notre affection la Bénédiction Apostolique que Nous vous accordons de tout cœur.

« Au Vatican, le 28 décembre 1898. »

Pour copie conforme :

Léo Franc.

A propos du dernier article de Nebo
sur les
PHÉNOMÈNES DE PRÉVISION

Dans le dernier article de Nebo, une confusion regrettable a interverti l'ordre des figures. C'est la figure à laquelle a été attribuée la légende : *Aspect céleste du 11 juin 1903*, qui correspond à septembre 1905 et, réciproquement, c'est celle à laquelle a été attribuée la légende : *Aspect du ciel le 5 septembre 1905*, qui correspond à juin 1903.

A propos du même article, M. Pierre Piobb adresse à Nebo la lettre suivante :

Paris, 17 avril 1905.

Monsieur Nébo,

Je profite de ce que, dans le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux*, nos signatures voisinent, pour vous faire part de quelques considérations que m'a suggérées votre article. Je me hâte de vous dire que vos efforts m'intéressent beaucoup

parce que, outre qu'ils sont parallèles aux miens, ils témoignent d'une ténacité et d'une conscience remarquables dans la recherche de la vérité. Cependant je me vois obligé de vous dire que je ne partage pas tout à fait vos conclusions. Voici en quoi :

D'abord vous semblez admettre comme absolument certain l'influence universelle d'un ciel donné, et, à ce propos, vous citez l'exemple du 11 juin 1903, jour de l'assassinat des souverains de Serbie. Je n'ai pas étudié à proprement parler ce thème, et je me fie entièrement à vous. Mais je vous ferai l'objection suivante : pour quelle heure et quel lieu ce thème a-t-il été dressé ? Belgrade se trouve à 44°,47' de latitude nord et à 1 h. 12' de longitude est de Paris (en temps), tandis que Paris est à 48°,50' de latitude nord. A midi moyen dans ces deux villes le ciel a déjà été différent, mais entre midi et minuit les astres rapides, comme la lune et le soleil, ont évolué en vertu de leurs vitesses propres et ont encore changé cet aspect céleste. Avez-vous tenu compte de cela ?

Mais ceci n'est rien — un simple détail astronomique. Il est évident que les notions révolution et meurtre ont été déterminées par un aspect céleste quelconque ; or, étant donné cet aspect céleste, pourquoi a-t-il plutôt agi sur certains cerveaux que sur d'autres ? et pourquoi le roi et la reine de Serbie ont-ils été de préférence tués ? C'est bien là, n'est-ce pas, votre question ?

La réponse est aisée : parce que chacun de ces cerveaux assassins était prédisposé à recevoir l'influx astral résultant dudit ciel, — de même que les souverains de Serbie étaient prédisposés à recevoir le même influx astral qui amena leur mort. Prédispositions qui résultent des thèmes de nativité et de révolution.

Car remarquez bien que si cela n'était pas (et cela est car j'en ai plus de cent preuves sous les yeux), pourquoi les rôles n'eussent-ils pas, par exemple, été renversés et que le roi et la reine de Serbie ne fussent-ils pas devenus assassins et leurs assassins leurs victimes ?

Quand on fait de la science, on doit exiger d'elle la plus grande précision.

Si je me permets de vous faire ces remarques, c'est que je trouve éminemment intéressante l'idée du concours (en quelque sorte) que vous voudriez qu'on fît au sujet du thème d'août-septembre prochain.

Cependant là encore je ferai, si vous voulez bien, quelques observations. Tout d'abord il conviendrait de séparer entièrement l'astrologie des autres moyens divinatoires : l'astrologie, comme l'alchimie, n'est pas et ne peut pas être une science occulte, elle procède et doit procéder de raisonnements et de calculs que nul philosophe et nul mathématicien ne puisse suspecter, — et pas plus que la loi de la gravitation « elle n'a besoin de l'hypothèse de Dieu pour fonctionner », selon le mot célèbre de Newton; ensuite il conviendrait également, — avant de chercher à déterminer dans quelle proportion les aspects caractéristiques célestes influent sur les événements de ce monde en un *jour* et *une heure* donnés, pour un *point du globe* donné, — de reprendre les travaux des anciens Egyptiens Nécepso et Petosiris et de remettre au point les correspondances des astres et des signes.

Pour cela, il faudrait peut-être non seulement un congrès où la sélection des astrologues sérieux se ferait d'elle-même, mais une sorte d'observatoire astrologique où pourraient se centraliser toutes les observations et d'où jailliraient certainement des découvertes.

En attendant ces jours bénis, laissez-moi, monsieur, me féliciter d'avoir voisiné une fois avec vous sous le couvert d'une feuillehospitalière et d'avoir pu ainsi trouver à correspondre avec un esprit aussi élevé et aussi curieux que le vôtre.

Très sympathiquement.

PIERRE PIOBB.

PETIT COURS D'ASTROLOGIE

III

LES PLANÈTES (1)

Le système solaire se compose essentiellement d'un astre central — le Soleil — autour duquel gravitent un certain nombre de corps appelés planètes. La Terre est un de ces corps. De sorte que nous ne pouvons, étant sur la Terre, nous rendre compte par la simple inspection du ciel, du fonctionnement exact du système solaire. Ce n'est qu'en collationnant les observations et les calculs que nous arrivons à nous figurer le *mouvement réel* des planètes autour du Soleil. A première vue, le ciel tout entier, le Soleil y compris, paraît tourner autour de la Terre et c'est là le *mouvement dit apparent*.

Cette distinction est très importante à faire à notre époque, car chacun sait aujourd'hui que la Terre n'est pas un astre fixe, centre du monde entier. Mais les anciens n'ont pas paru le savoir et leurs ouvrages sont établis en *mouvement apparent*. La chose ne tire pas à conséquence, car les mouvements apparent et réel sont nécessairement en corrélation et rien ne fait supposer que les anciens aient ignoré le mouvement réel parce qu'ils ont raisonné dans leurs ouvrages d'après le mouvement apparent. On en fait autant aujourd'hui et tous les almanachs astronomiques — base indispensable des calculs célestes — sont établis d'après cette manière de raisonner qui est plus commode pour nous autres habitants de la Terre. De plus en plus se perd la conviction que jadis la Terre était considérée comme plate et fixe et l'examen attentif des systèmes astrologiques démontre que la forme sphérique, la rotation et la gravitation de notre globe devaient être connues au moins dans les cénacles esotériques. Il est vrai aussi que de ces cénacles la vérité soigneusement tenue secrète ne sortait pas.

La Terre étant donc une planète, elle tourne comme ses sœurs, autour du Soleil central. Il s'ensuit que, si nous l'envisageons encore comme un train dont nous serions les voyageurs, elle court de conserve avec d'autres trains dont les lignes sont voisines de la sienne; ces trains ont une marche proportionnelle à la sienne, ils sont donc animés d'une vitesse sensiblement

(1) Voir les numéros des 1er et 15 avril 1905.

égale. Mais leurs lignes circulaires ou à peu près, ne sont pas parallèles à celles de la Terre et il arrive forcément qu'à de certains endroits les deux lignes se rapprochent, tandis qu'à d'autres elles s'éloignent : le point où l'orbite d'une planète est le plus près de celle de la Terre se nomme le *périgée*, celui où elle en est le plus loin : *l'apogée*.

Néanmoins, il ne faut pas oublier que les orbites des diverses planètes font un angle très petit avec celle de la Terre et que, aussi bien que notre sphéroïde tous les sphéroïdes du système solaire parcourent également le zodiaque. Et, par conséquent l'étude du zodiaque faite pour la Terre est aussi vraie pour toute autre planète.

Ceci posé, combien sont les planètes du système solaire ?

Beaucoup de gens s'étonneront quand on leur répondra : personne n'en sait encore exactement rien ! Les anciens — c'est-à-dire surtout Ptolémée — ne considéraient que sept astres : Soleil, Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne — la Terre étant hors de cause. Depuis on a signalé Uranus et Neptune d'abord, puis environ quatre cents petites planètes situées toutes entre Mars et Jupiter et les astronomes pensent avec quelque raison que d'autres encore peuvent être découvertes. Cependant, il y a lieu de croire que les astres du système solaire — connus ou supposés — ne sont qu'au nombre de *douze*, dont onze planètes. Un raisonnement de cosmologie astrologique, qui demanderait malheureusement de trop longs développements, vient corroborer cette hypothèse, soupçonnée par Pythagore, ébauchée par les astronomes modernes et émise par les astrologues coutemporains.

Cette hypothèse considère les quatre cents petites planètes comme les débris d'une seule appelée ***Junon***; elle suppose l'existence d'une planète au delà de Neptune dénommée ***Pluton*** et d'une autre entre Mercure et le Soleil dite ***Vulcain***. Pour Junon et ses débris, la science officielle est à peu près unanimement du même avis ; pour Pluton et Vulcain, ils ont été calculés, mais jamais aperçus ; on admet cependant qu'ils peuvent exister en tout cas à l'état de matière cosmique informe. Or, quand un astronome dit matière, l'astrologue ajoute esprit, en vertu du principe de l'hylozoïsme.

De sorte que la Terre, attirée déjà par le Soleil, est aussi attirée par dix autres planètes, lesquelles lui font subir des perturbations d'ordre matériel et spirituel. Il y a donc lieu d'étudier intrinsèquement chacun de ces astres, le Soleil y compris et d'y ajouter la Lune, satellite de la Terre qui tourne autour de nous dans la zone zodiacale suivant une courbe elliptique présentant donc aussi un périgée et un apogée.

Voici un tableau résumant les données générales des astrologues anciens au sujet des astres du système solaire. Sur ces données, d'aucunes ont toujours été contestées, telles que les sexes, d'autres sont actuellement suspectées, notamment les qualités maléfiques et bénéfiques, car plusieurs observateurs pensent avec assez de raison que tout astre peut se montrer bon ou mauvais suivant la position qu'il occupe dans le ciel. D'autre part, ce tableau est incomplet, il ne mentionne pas les planètes nouvelles ; de celles-ci, en effet, deux n'ont jamais été observées, Vulcain et Pluton et sur les trois autres, Junon, Uranus et Neptune, la science astrologique n'est pas encore fixée, bien que chacune de ces dernières soit l'objectif principal des travaux des astrologues modernes. La Terre enfin n'est pas comprise parce que, comme nous l'habitons, nous faisons corps avec elle et nous ne pouvons pratiquement étudier les astres que par l'influence qu'ils ont sur la Terre et sur nous.

NOM DE L'ASTRE	ABRÉVIATION	ÉLÉMENT	NATURE	QUALITÉ	TEMPÉRAMENT	SEXE	SAVEUR	COULEUR	PUISSANCE	ORIENTATION	SYMBOLE
Soleil.........	☉	Feu..	Chaude et sèche..	Bénéfique	Bilieux.......	Masculin.	Amère..	Or.............	Stérile...	Est....	Absolu.
Mercure........	☿	Terre.	Froide et sèche...	Indifférente	Mélancolique.	Les deux.	Acide....	Multicolore...	Indifférente	Indifférente	Finalité.
Vénus........	♀	Air...	Chaude et humide.	Bénéfique	Sanguin........	Féminin..	Doux....	Vert..........	Féconde.	Sud...	Substance.
Mars..........	♂	Feu..	Chaude et sèche..	Maléfique	Bilieux........	Masculin.	Amère..	Rouge.........	Stérile...	Ouest.	Cause.
Jupiter........	♃	Feu..	Chaude et sèche..	Bénéfique	Bilieux........	Masculin.	Amère..	Bleu..........	Féconde.	Nord.	Raison.
Saturne.........	♄	Terre.	Froide et sèche...	Maléfique	Mélancolique.	Masculin.	Acide....	Noir..........	Stérile...	Est....	Identité.
Lune..........	☾	Eau..	Froide et humide.	Indifférente	Flegmatique..	Féminin..	Insipide.	Blanc.........	Féconde.	Ouest.	Loi.

(*A suivre.*)

PIERRE PIOBB.

LINNÉ OCCULTISTE

Dans le numéro de février de la revue allemande ***Psychische Studien***, le professeur Max Seiling publie une analyse d'un manuscrit inédit de la Bibliothèque d'Upsal, rédigé par le célèbre botaniste danois Carl af Linné, l'inventeur de la classification des plantes qui fait la base du système botanique moderne. L'idée maîtresse de Linné dans ce document est celle d'une « Némésis divine » et il donne de nombreux exemples pour démontrer que même dans cette vie le coupable est châtié.

Il cite, par exemple, le cas d'un homme qui ayant tué son beau-père de trois balles dans le corps, mourut lui-même quelques années après, de trois ulcères cancéreux correspondant aux positions des trois blessures qu'il avait faites à son beau père. Dans un autre cas, un homme se noya en tombant dans une brisure de glace, à la même place où il avait tué un autre homme l'hiver précédent. Enfin, trois hommes ayant été accusés de meurtre et aucune preuve matérielle n'ayant pu être relevée contre eux, le juge ordonna que le sort indiquerait le coupable. L'homme sur lequel tomba le sort fut néanmoins reconnu innocent; mais le roi ordonna quand même son exécution, disant que c'était le jugement de Dieu, et que l'homme devait être coupable de quelque autre méfait. L'homme alors avoua qu'il avait, en effet, commis un assassinat cinq années auparavant.

Linné cite encore plusieurs cas d'avertissement et de prédictions dont un le touchait personnellement.

« Mon frère Samuel était considéré comme un enfant très intelligent, tandis que moi j'étais tenu pour un faible d'esprit. Tout le monde disait que mon frère serait professeur et on le désignait même sous ce titre. Un jour, une pauvre vieille qui passait pour somnambule et qui ne nous avait jamais vus, ni mon frère ni moi, demanda à voir quelques-uns de nos vêtements. Elle dit alors, en désignant mon frère Samuel : « Celui-ci sera un prédicateur. » Puis, me désignant, à mon tour : « Celui-ci sera un professeur, il voyagera au loin, et sera plus renommé que personne dans ce royaume. » Ma mère, pour essayer de l'induire en erreur, lui montra un autre vêtement, en lui disant qu'il appartenait à mon frère : « Non, dit-elle, ceci appartient à celui qui sera professeur et voyageur. »

Une nuit, la femme de Linné entendit le bruit d'un pas lourd dans la pièce servant de musée ; elle éveilla son mari qui les entendit aussi très distinctement, quoique le musée fût fermé à clef. Quelques jours après, il apprenait la mort d'un de ses meilleurs amis, décédé à l'heure même où il avait entendu ces bruits de pas, qui ressemblaient, d'ailleurs, beaucoup à la marche de son ami.

Plus d'une fois, au moment où, étant absent, il s'apprêtait à rentrer chez lui, sa femme et d'autres personnes l'entendirent entrer dans la maison, aller à sa chambre, en ouvrir la porte et sortir de nouveau, après avoir refermé la porte. Et c'est seulement après avoir longtemps attendu de le voir que sa femme se rendait compte que ce n'était pas lui.

Dans ces occasions, elle disait à ses amis : « Mon mari ne tardera pas à rentrer. » Et, en effet, il rentrait environ une demi-heure après. Ce phénomène se reproduisit nombre de fois et dans les différents domiciles qu'ils habitèrent.

H. R.

LA RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

La question de la régression de la mémoire continue à intéresser vivement tous ceux que préoccupent les mystères de la psychologie.

Nos lecteurs ont eu, sous les yeux, tous les éléments du problème. Nous avons reproduit *in extenso* les articles dans lesquels M. de Rochas l'a posé. Nous avons, à la suite de ces articles, formulé les objections que nous paraissaient soulever les expériences qui y étaient décrites.

Nous avons, enfin, avec notre impartialité ordinaire, publié les procès-verbaux des expériences effectuées par M. A. Bouvier pour contrôler celles de M. de Rochas. On trouvera même, dans la rubrique *A travers les revues* du présent numéro, les conclusions de M. Bouvier.

Voici maintenant une lettre fort judicieuse de M. F. de Gassicourt, sur le même sujet. Elle nous paraît constituer un excellent commentaire des expériences de MM. de Rochas et A. Bouvier :

17, rue Lagrange (Ve).

MONSIEUR,

Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je me permets de vous écrire, pour vous parler d'un article paru dans le no 198 du 1er avril 1905 de votre Revue. D'ailleurs, si vous aviez besoin de références, votre éminent collaborateur, M. Pierre Piobb, pourrait vous donner sur ma personne, les renseignements que vous jugeriez à propos de lui demander.

Voici, Monsieur, le but de ma lettre :

Vous avez publié, sous votre rubrique : *A travers les Revues*, une suite d'observations, de procès-verbaux, d'expériences curieuses de régression de la mémoire publiées dans la *Paix Universelle*, par M. A. Bouvier. Scientifiquement, on connaît des cas de régression de la mémoire allant jusqu'à la petite enfance du sujet, jusqu'au moment, par exemple, où, âgé de six mois environ, il tette encore sa mère

Pour ma part, je ne connaissais pas de cas de régression de la mémoire remontant à une vie antérieure, encore bien moins à deux et même trois vies antérieures. Je ne nie pas le fait ; je constate, et voilà tout, que cette régression de la mémoire prouverait à n'en pouvoir douter, que la réincarnation des âmes ne serait pas une vaine théorie.

Mais — permettez-moi cette réserve — pour croire à ce fait, qui jusqu'à présent n'était rien moins que démontré, il faut s'entourer de toutes les garanties de certitude possible. L'une d'elles, à mon sens, et non la moindre, serait le contrôle. Ce contrôle est-il possible ? Certes, oui, il est même facile. Il ne coûte que la peine d'écrire quelques lettres, d'attendre les réponses et de rémunérer parfois la peine de celui qui se charge des recherches. Que ne donnerais-je pas, pour ma part, à celui qui me mettrait en mesure de prouver indiscutablement que les personnages dont les noms sont donnés par le sujet ont bien réellement vécu aux époques désignées, dans les pays indiqués, etc. ?

Mon moyen est simple, mais il réclame un élément d'information qui me paraît faire défaut dans les procès-verbaux de M. A. Bouvier, soit qu'on ait négligé de les demander au sujet, soit que les procès-verbaux aient été tronqués ou abrégés. Si cet élément vient à manquer, si le sujet refuse de répondre, ou ne peut le faire à des questions précises, oh, alors ! je déclare que je ne crois plus un mot de tout ce que dit le sujet, et, me rappelant ce que professait Charcot à la Salpétrière, je dis : « Tout sujet hypnotisable est un hystérique ; tout hystérique est souvent doublé d'un simulateur et d'un menteur ; donc le sujet est probablement un menteur, et il convient de ne pas ajouter foi à ce qu'il vient de dire. »

Quoiqu'il en soit, voici mon moyen dans toute sa simplicité : Sachant *exactement* le nom du village et la date de naissance (jour, mois et année) donnés par le sujet comme étant le lieu et la date de sa naissance dans une vie antérieure, ainsi que la date du mariage, celle du décès et les lieux où se passèrent ces événements, étant, donc, en possession de tous ces éléments donnés avec la plus grande précision, on écrit au maire ou à l'instituteur secrétaire de la mairie du village désigné, on le prie de rechercher dans les registres de l'état civil de sa commune si à telles dates est né, s'est marié et est mort tel individu. La réponse dira si le sujet a eu une véritable régression de la mémoire ou s'il a inventé purement et simplement les noms et dates qu'il a donnés. On peut, par mon moyen, remonter fort haut, car, dans la plupart des communes, pour ne pas dire dans toutes, les registres sont conservés jusqu'au commencement du XVIIe siècle, au moins. J'ai pu, par cette méthode, avoir la copie exacte d'un acte de naissance d'un aïeul, né en 1695 ; j'aurais pu avoir aussi celui de son grand-père, si celui-ci était né dans la même paroisse. Vous voyez que pour les vies antérieures du sujet de M. A. Bouvier, au moins pour les vies dont vous citez les procès-verbaux, rien ne serait plus facile.

En effet, dans une deuxième vie, le sujet s'appelait Marguerite Duchesne, et vivait de 1835 à 1860 ; dans une troisième, c'était Jules Robert, né en 1738, mort en 1780 ; dans une quatrième, il portait le nom de Jenny Ludovic et mourut en 1732, à l'âge de trente ans. Sachez le nom *exact* de la paroisse, la date *exacte* de la naissance, celle du mariage s'il y a lieu et surtout lorsque l'on a affaire à une femme, enfin celle de la mort : vous aurez ainsi réuni en un faisceau les éléments les plus précieux d'information dont vous pouvez avoir besoin. Il ne reste plus qu'à les transmettre à qui de droit et avoir de la patience. Quelques jours plus tard, vous serez fixé sur la valeur des renseignements fournis par le sujet.

En pareille matière, on ne saurait trop s'entourer de précautions : une expérience faite sans les conditions de garantie les plus rigoureuses prête trop facilement le flanc (si j'ose ainsi m'exprimer) à la critique et elle est aussitôt entachée de nullité, tout au moins de suspicion.

Si le colonel de Rochas et ses amis n'avaient pris, avec Eusapia Paladino, toutes les précautions les plus minutieuses pour empêcher toute espèce de supercherie, les expériences d'extériorisation de la motricité, par exemple, devraient être rejetées au rang des fables et dans le domaine des choses imaginaires. Au contraire toutes les dispositions étaient prises pour éviter qu'Eusapia pût se servir d'un cheveu long et fin, par exemple, pour faire mouvoir le pèse-lettres employé. Les expérimentateurs ont eu, ainsi, la preuve réelle et palpable qu'Eusapia agissait bien directement, par sa volonté et en extériorisant sa motricité.

De même, pour les faits qui font l'objet de cette lettre déjà trop longue, M. A. Bouvier devrait s'entourer des plus infimes détails en apparence, qui lui serviraient après l'expérience, dans le silence du cabinet, à juger la valeur de l'expérience et du sujet. C'est à la minutie des moyens de contrôle que l'on reconnaît l'expérimentateur.

Un homme sûr de lui ne doit jamais craindre d'être contrôlé par les autres : au contraire, il doit rechercher la critique, car c'est d'elle que naît la vérité.

Que diriez-vous d'un écrivain qui, s'appuyant pour une étude historique sur un manuscrit inédit, négligerait d'indiquer de quel manuscrit il s'est servi et ne renverrait pas ses lecteurs à ce manuscrit, chaque fois qu'il avancerait une opinion peu connue ou en contradiction avec celles qui sont universellement reçues ? Vous diriez, sans nul doute, qu'il a peur d'être contrôlé, qu'il craint que l'on ne se réfère au manuscrit et qu'on lui prouve qu'il a commis un nombre incalculable d'erreurs, plus graves les unes que les autres. Vous auriez parfaitement raison et je vous approuverais.

C'est ainsi que M. A. Bouvier devrait nous donner les noms des paroisses, les dates *exactes*, les noms *bien exacts* des personnages que le sujet dit avoir incarnés. Si son sujet lui donne tous les renseignements que publie l'*Echo du Merveilleux*, il peut facilement lui donner ceux que je me permets de réclamer. Ils sont aussi faciles à savoir pour le sujet que les occupations auxquelles il se livrait et sur lesquelles tout contrôle nous échappe. Mais ce que nous donnera aussi l'acte de baptême, c'est la profession des parents, et c'est une chose qui n'est pas à négliger.

Si, comme je le suppose, vous êtes en relations ou en rapports avec M. A. Bouvier, je vous serais infiniment reconnaissant de lui transmettre ma lettre en tout ou en partie, afin que je m'abouche directement avec lui. Je serais heureux de tirer au clair cette importante question de la réincarnation. — Si vous croyez devoir publier dans votre Revue tout ou partie de la présente lettre, je vous y autorise pleinement : heureux si mes observations pouvaient en provoquer d'autres et nous amener ainsi à la découverte de la vérité.

Veuillez agréer, Monsieur, avec toutes mes excuses pour les dimensions inusitées de la présente missive, l'expression de mes sentiments de très haute et très profonde considération.

F. DE GASSICOURT.

Mercredi 23 mars 1905.

N.-B. — Ce que je disais plus haut au sujet des registres paroissiaux s'entend, bien entendu, exclusivement de la pro-

vince : les registres de Paris ayant été brûlés pendant la Commune, tout moyen d'investigation nous manque pour les actes de l'état civil de cette ville.

Un prophète au XXe siècle

Les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* n'ont pas oublié les aventures du Père Ignatius dont nous les entretenions naguère.

Le Père Ignatius est aujourd'hui détrôné dans l'actualité anglaise par un mineur, Evan Roberts, qui se prétend le Nouveau Messie et révolutionne, disent les journaux et les *magazines* d'Outre-Manche, le pays de Galles et sa laborieuse population d'ouvriers souterrains.

Evan Roberts croit être un fondateur de religions nouvelles comme Confucius, Mahomet cu Jésus. Il n'apparaît quant à présent — et tout au plus — que comme l'initiateur d'une secte protestante de plus, qui viendrait s'ajouter aux innombrables sectes de l'Eglise anglicane.

Evan Roberts a vingt-six ans, étant né en 1878 au hameau de Longhor, dans le pays gallois, d'une famille de mineurs qui comptait sept enfants. Nous avons sous les yeux la photographie du « nouveau Christ », un jeune homme imberbe, à la physionomie illuminée par deux yeux limpides, intelligents et rêveurs. On dit que ces yeux étincellent d'un pouvoir magnétique lorsqu'ils promènent leur regard sur des foules assemblées.

Autrefois, Roberts lisait la Bible dans les galeries de mines, à ses camarades, éclairé par la lampe Davy.

Puis il jeta sa vareuse de mineur aux orties pour se consacrer à la prédication aux heures où les mineurs sortent des puits.

Comme le Père Ignatius, Evan Roberts a aussi son Egérie, nous apprend un intéressant article de notre confrère la *Vie Illustrée*, retraçant la carrière du nouveau Messie.

Un certain soir d'octobre dernier, sa véritable vocation se dessine brusquement. Depuis quelques jours, il se rendait chaque soir dans une petite chapelle de campagne, aux environs de la ville de Cardigan, en une région si misérable que les habitants, hors d'état de salarier un pasteur, célébraient les offices *entre eux*, chacun, à son tour, s'improvisant officiant et prédicateur.

On le convie ce soir-là à prendre la parole, et c'est une révélation, une explosion ! Electrisés, les assistants, prompts à s'enthousiasmer, en bons Celtes qu'ils sont, courent les villages des environs en clamant à plein gosier :

— Un homme de Dieu est né !

Et ce fut une traînée de poudre. Dès le lendemain, des centaines de personnes se bousculèrent à l'entrée de la petite chapelle pour entendre l'Evangéliste. La semaine ne s'était pas écoulée qu'une véritable furie religieuse s'abattait sur le pays de Galles : vingt mille personnes s'attachaient déjà aux pas du jeune prophète.

Les femmes n'avaient pas été les dernières à entrer dans de mouvement. Parmi ces disciples de la première heure, on remarquait une jeune fille de grande beauté, Miss Rees, devenue depuis le principal lieutenant d'Evan Roberts. Issue d'une famille bourgeoise, la jeune fille n'avait pas hésité à quitter les siens pour suivre ce Christ de vingt-six ans et mettre au service de la foi nouvelle sa magnifique voix de soprano et son grand talent de musicienne.

Notre confrère poursuit :

Et toujours le meeting se termine par une procession. Des milliers d'hommes et de femmes se mettent en marche vers les villages voisins, chantant des hymnes, s'arrêtant pour lancer vers le Ciel une courte prière. Une contagion s'empare des spectateurs, d'abord sceptiques. Des cabaretiers brisent leurs bouteilles de gin, défoncent leurs barriques de bière. La foule grossit, devient une multitude...

Donnerai-je une note dramatique après ces aperçus héroïques ou comiques ? Un garçon de ferme, Owen Russel, rentre chez lui après avoir assisté à une réunion religieuse. Il ouvre sa Bible au hasard et tombe sur ce passage : « Si ta main droite a péché, coupe la... » Il demande une hache ! En présence de ses maîtres, qui ne soupçonnent pas son intention, il se tranche la main d'un seul coup ! Interrogé à l'hôpital par un reporter du *Morning Leader*, il répond, avec un sourire d'extase :

— Mieux vaut perdre sa main que son âme !

Ces faits qui se passent à quelques lieues de Londres ont ému profondément tout le pays. Il paraîtrait même que la criminalité a disparu de la terre galloise depuis l'apostolat du nouveau Messie. Les magistrats se croisent les mains devant les prétoires vides et les avocats sont dans un marasme désolé.

Ces faits, nous nous bornons, jusqu'à plus amples informations, à les livrer sans commentaires à l'appréciation de chacun.

RAPHAEL MARCHAND.

ÇA ET LA

Une figure miraculeuse

Nous recevons la lettre suivante :

MONSIEUR,

Voici un fait qui m'a été rapporté ces jour-ci :

A l'église du Sacré-Cœur, à Rome ,dont le recteur est un Français — le P. Jouët — se voit depuis plusieurs années, derrière un autel, une figure qui représente une âme du Purgatoire, — Le P. Jouët, un cardinal et le pape savent le nom que portait cette âme, sur la terre.

L'expression de cette figure se modifie de jour en jour à mesure que des prières sont offertes à Dieu pour la délivrance de cette âme en peine. Le Pape a envoyé un artiste en prendre copie ; le lendemain, ce qui se voyait était tout

différent. Des centaines de mille personnes ont constaté le fait.

Voilà quelque chose de merveilleux. Animée de cette pensée que Dieu permet cela pour le bien de quelques-uns, je crois qu'il est bon que ce soit constaté et répandu pour le plus grand nombre possible.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Comtesse de H.

Paris, 20 avril 1905

Faits merveilleux de la vie du curé J. Füessl

Ces faits sont racontés par Mlle Marianne Lettenbaur, nièce du curé décédé en 1902 :

1° Le curé J. Füessl habitait le presbytère de Taufkirchen (Bavière), et la maison était réputée hantée par la mère d'un de ses prédécesseurs, qui passait pour avoir été très intéressée. Un jour, la servante du curé vint lui dire qu'elle ne pouvait coucher plus longtemps dans la chambre qui lui avait été assignée, qu'à peine était elle couchée, une petite femme était entrée par la porte fermée et avait tiré en bas la couverture de son lit. Le curé, tout en blâmant la superstition de cette servante, lui donna une autre chambre. Mais en novembre 1901, le curé subit lui-même la même aventure. A peine eut-il soufflé sa bougie, la mèche encore fumante, qu'une toute petite femme, bien visible au clair de lune, courbée et le menton caché par un foulard, entra par la porte et s'avança vers son lit. Il regarda d'un air amusé cette forme bizarre, mais lorsqu'elle arriva près de son lit, pour tirer la couverture, il s'écria : « Hors d'ici, misérable et mauvaise créature ! » La petite femme se fit de plus en plus petite et sortit par la porte, que le curé était cependant persuadé d'avoir fermée à clef avant de se coucher. Le lendemain soir, la même scène se renouvela exactement, bien que la porte fût bien fermée et verrouillée. Au moment où la petite femme s'apprêta à tirer la couverture, le curé se prépara à lui porter un grand coup, mais elle s'échappa, et se rapetissant toujours, sortit par la porte. Il se leva, fit de la lumière, trouva la porte entrebaillée d'un pouce, sortit sur le palier et entendit des petits pas s'éloigner de plus en plus ; puis le silence. Le lendemain, il cloua sur les deux portes deux petites croix rapportées de Jérusalem, et depuis ce moment ne reçut plus la visite de la petite femme.

2° Une autre fois, antérieurement, à Vohburg, où il exerçait son ministère, le curé Füessl fut appelé auprès d'un mourant ; il faisait nuit close ; il engagea le domestique qu'il avait appelé à prendre les devants. Il fallait traverser le Danube, le domestique prit par le pont ; le curé, qui avait été chercher les saintes huiles, se décida, sur le conseil de son sacristain, à traverser le fleuve solidement gelé et couvert de neige. A peine eut-il fait quelques pas qu'il entendit une voix lui dire : « Par ici ! » Il suivit le chemin indiqué par la voix, et cette voix se fit entendre à maintes reprises pendant la traversée du fleuve ; il y obéit chaque fois, malgré l'étonnement que lui causait ce fait. Il arriva trop tard ; le malade était mort. Mais le domestique exprima toute la terreur que lui faisait éprouver cette traversée du fleuve sans lumière ; un accident épouvantable aurait pu se produire. En effet, dans la journée on avait extrait de gros morceaux cubiques de glace, et il ne paraissait pas croyable que le curé eût pu traverser sans tomber dans l'un des nombreux trous laissés. On l'accompagna avec une lanterne, et l'on constata par les pas marqués sur la neige fraîche, toutes les sinuosités que le curé avait décrites, évitant miraculeusement les trous.

(*Die übersinnl. Welt*, février).

Louise Bellet

Monsieur,

Je serais heureux que vous voulussiez bien insérer ma lettre dans votre prochain numéro — lettre qui n'est nullement dictée dans un but de publicité, mais bien par un sentiment de reconnaissance envers Mme Louise-Bellet, à laquelle vous avez vous-même consacré un article dans votre journal du 1er mars dernier.

Je l'ai consultée dans un cas extrêmement difficile, et grâce à son incroyable clairvoyance et aux bons conseils de son « cher Mielka », j'ai pu triompher d'obstacles paraissant insurmontables.

Je n'exagère rien en disant que je suis enthousiasmé devant les faits extraordinaires — j'allais dire miraculeux — dont j'ai été le témoin et l'intéressé.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distinguést

26 avril 1905. D. T., *artiste peintre*.

A TRAVERS LES REVUES

PHÉNOMÈNES SPONTANÉS EN CALABRE

Les *Annales des Sciences psychiques* rapportent, d'après la *Tribuna* de Rome, qu'à Tessano, petit village de Calabre, viennent de se produire des phénomènes étranges :

« En décembre dernier une quantité considérable d'eau commença à tomber de temps en temps, du toit de la maison qui est pourtant isolée : chose étonnante, l'eau frappait toujours une vieille de quatre-vingts ans qui habite la maison.

« Depuis une semaine, des faits plus étonnants encore se produisent : l'on a trouvé brûlé des objets enfermés dans des caisses ; chaque jour on peut assister au spectacle d'objets de toute sorte — chaises, morceaux de bois, pierres, et même des petits tableaux de saints — qui, en se détachant de leur place, vont frapper la vieille femme dont il est question plus haut, Mme Innocenza Bruno, et une jeune fille, Maria Fiore, sa nièce, en laissant tranquilles tous les autres membres de la famille

« Le curé a exorcisé à plusieurs reprises les habitants de la maison ; la population est très effrayée, mais il ne manque pas de personnes dont l'avis est qu'il s'agit des facéties de quelque plaisant. »

Le lendemain, le même journal revenait sur la question en disant :

« Les phénomènes spirites continuent à épouvanter la population de Tessano avec un crescendo remarquable. La vieille Mme Bruno et sa nièce, Maria Fiore, de quinze ans, ont été éloignées de la maison qui était le théâtre de ces étranges événements. Mais aussi dans l'autre maison où elles s'étaient réfugiées, elles ont été en butte à une pluie d'objets différents qui leur étaient lancés par une main invisible ; elles ont même été frappées par des coups de poing ; les assistants disent alors entendre même le bruit des coups.

« A la maison c'est un pèlerinage continuel de gens qui veulent constater de leurs propres yeux ces faits surprenants. »

Enfin, à la date du 21 mars, la *Tribuna* publiait encore une lettre de Tessano, dont nous détachons les passages suivants :

« L'intervention du brigadier des carabiniers et les témoignages de nombre de personnes semblent devoir écarter toute probabilité d'un truc...

« C'est contre la vieille Nocenza Bruno que les esprits exercent la persécution la plus acharnée. Une grande quantité d'eau commença à tomber du plafond sur son lit et sur sa personne elle-même, en la poursuivant dans tous les coins de la maison. La pluie finie, ses robes commençaient à prendre feu sans que pourtant elle en ait ressenti la moindre brûlure ; son lit, ses vêtements enfermés dans une malle et une quantité de foin qui se trouvait dans la mansarde prirent feu à leur tour.

« Maria De Fiore est une belle jeune fille de seize ans, très intelligente, avec de grands yeux charmeurs : quelqu'un est d'avis qu'elle est la cause inconsciente de tous ces phénomènes et lui attribue des facultés médianiques. »

L'auteur de ces correspondances de Tessano est évidemment spirite ; bien des personnes seront portées à juger la jeune Maria avec plus de défiance.

LA RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

Nous avons, dans nos précédents numéros, reproduit, d'après la *Paix universelle*, les procès-verbaux des expériences de M. A. Bouvier sur « la régression de la mémoire ». Nous reproduisons aujourd'hui la conclusion de ce travail. On y constatera que M. Bouvier propose diverses hypothèses, mais qu'il n'en admet définitivement aucune.

Quelques mots sont maintenant nécessaires pour permettre au lecteur d'analyser et juger en connaissance de cause, car dans l'ensemble comme dans le détail des vies que nous venons d'étudier plusieurs hypothèses peuvent être émises pour l'explication du phénomène, mais avant tout il nous faut connaître le sujet.

Mme J..., née dans une petite ville de l'Isère, en 1878, de parents bien portants, fut élevée par sa famille, et fit ses études pour le brevet de l'enseignement secondaire, est mariée à un militaire et mère d'une fillette de quatre ans. Santé plutôt délicate.

Son père, né à Briançon, quitta définitivement cette ville vers l'âge de quatorze ans pour continuer ailleurs, comme boursier, ses études.

Plus tard professeur de mathématiques, il se maria avec une jeune fille de Barcelonnette ; de leur union est née le sujet, objet de cette étude, et une autre jeune fille plus jeune de quelques années.

Sa mère n'a jamais habité Briançon ; d'autre part, son mari n'a jamais tenu garnison dans cette ville ni dans les environs.

Il n'y a aucun nom parmi les ascendants se rapprochant de ceux donnés par le sujet au cours des vies décrites et passées dans ces milieux.

Mme J..., bien que poussée par son père vers les mathématiques a plutôt un faible pour les lettres et les arts, mais a horreur de l'histoire.

Dès maintenant le lecteur est à même de chercher ce qui doit être mis sur le compte du *rêve* où le sujet se trouve entraîné pour revivre un passé plus ou moins problématique. C'est la *première hypothèse*.

DEUXIÈME HYPOTHÈSE

Le père a pu, au cours des causeries familiales, parler de son pays natal et décrire les lieux, les habitudes, les faits de certains habitants ; causeries qui se sont gravées dans le mental du sujet et qui lui servent pendant le sommeil magnétique à construire de toute pièce sa nouvelle personnalité.

TROISIÈME HYPOTHÈSE

L'éducation et l'instruction du sujet lui permettent, par suite des données historiques acquises au cours de ses études, de reconstituer, d'une façon plus ou moins précise, certains faits touchant l'histoire du passé. (Remarque : Si l'Ego individuel a déjà vécu précédemment, le corps actuel devenant pour ainsi dire le médium de l'esprit se manifestant, il peut parfaitement y avoir *interpolation* par suite des divers éléments accumulés dans le cerveau.

De même je ferai remarquer, choses très curieuses, que le sujet ne peut revivre une autre vie sans faire retour au préalable dans le sein de la mère pour suivre les phases de la conception, comme je l'ai dit ailleurs (nº 344 de *la Paix universelle*.)

QUATRIÈME HYPOTHÈSE

Le sujet peut avoir vécu dans le passé aux époques déterminées et participé aux événements décrits, les raconter comme toute personne peut le faire de sa vie présente, s'en rapportant plutôt aux faits qu'aux dates, ce qui me permet de dire, avant que de conclure pour ou contre :

Le domaine de l'hypothèse est tellement vaste qu'elles peuvent surgir à l'infini.

Il appartient aux chercheurs de pénétrer plus avant dans l'étude de ce sujet intéressant avec toutes les précautions possibles, n'acceptant les choses comme vraies que lorsqu'elles seront suffisamment contrôlées.

La porte est ouverte : messieurs les savants et psychologues peuvent dès maintenant chercher ce qu'il y a de fondé ou non dans ce domaine de la pensée.

LA PENSÉE ET LE CERVEAU

La revue milanaise *Luce e Ombra* (*Lumière et Ombre*) analyse dans son dernier numéro, un volume récemment paru sous le titre de *Sulle basi positive dello spiritualismo* (*Des bases positives du spiritualisme*), par le célèbre professeur Vincenzo Tummolo. Dans ce volume qui fait grand bruit en Italie, le docteur Tummolo réfute les théories matérialistes sur l'action du cerveau par rapport aux sens, à la pensée et à la mémoire.

L'auteur affirme d'abord nettement l'existence de l'âme en tant qu'entité préexistante et survivante au corps matériel. Elle est, selon lui, le principe actif, par conséquent principe de formation et de direction du corps lui-même, uni cependant à ce dernier par un élément subtil qu'il appelle le *peripneuma* (périsprit), lequel est le véhicule de la sensation ; mais par une argumentation serrée contre les théories matérialistes, il démontre l'insuffisance de leurs théories pour expliquer les phénomènes de la sensibilité.

Il montre aussi que ni les sens (comme le prouve la clairvoyance) ni la mémoire ne sont inhérents à l'organisme physique ; enfin il insiste sur ce fait que,

souvent, au cours d'un travail intense et soutenu du cerveau, le penseur ne ressent plus aucun besoin physique; il n'a plus ni faim ni soif, devient même sourd parfois aux bruits extérieurs, et insensible à la douleur; le corps semble comme momentanément libéré de la vie sensitive.

Comment expliquer encore, par la théorie matérialiste, que sous l'influence de certains anesthésiants, comme le chloroforme et l'éther, le corps semble mort, l'être ne vivant plus que par des sensations psychiques?

En ce qui concerne la pensée, le professeur Tummolo dit:

« Où est la preuve que les circonvolutions du cerveau produisent l'intelligence et non que ce soit, au contraire, l'intelligence qui, par des efforts répétés, ait produit peu à peu les circonvolutions? Il n'est pas vrai, non plus, que le cerveau en activité sécrète la pensée; *il sécrète seulement la matière* — résultant des efforts de la pensée dans les cellules supérieures du cerveau — et destinée à matérialiser cette pensée sous une forme physiologique; et il reste aux matérialistes à prouver que cette matière est la pensée elle-même.

« Les produits chimiques de la sécrétion cellulaire sont les mêmes en chaque homme et chez tous les hommes, tandis que la pensée diffère à l'infini, dans son caractère idéal, sentimental et moral.

« Qu'est-ce donc qui produit cette immense différence entre les divers ordres de pensées, qui, au dire des matérialistes, sont toutes composées de substances chimiques identiques? »

Les arguments du professeur Tummolo en faveur du spiritualisme sont exclusivement empruntés aux données de la science; il examine ensuite en détail les phénomènes connus et prouvés résultant des facultés psychiques, tels que l'hypnotisme, la suggestion, la clairvoyance, et montre, dit *Luce e Ombra*, « la matière et l'esprit, non comme des antithèses, mais au contraire comme les deux faces d'un prisme, comme deux frères (*sic*) se complétant l'un par l'autre, ayant besoin l'un de l'autre dans l'ascension incessante et indéfinie de tous les êtres — de la monade à l'homme ».

Ce qui fait le grand intérêt du livre du docteur Tummolo, en dehors de sa valeur scientifique, c'est que l'auteur est un positiviste, professant de n'admettre dans ses déductions d'autres preuves que celles apportées par les seuls *faits* et non par les démonstrations métaphysiques.

LES LIVRES

La langue Hébraïque restituée, par FABRE D'OLIVET. Nouvelle édition, 2 volumes in-4°, couronne, papier vergé. Prix : 25 francs.

Cette œuvre de Fabre d'Olivet, publiée par souscription, patronnée par les hommes les plus remarquables de son temps, est devenue très rare et atteint aujourd'hui un prix très élevé.

La *Bibliothèque Chacornac* vient d'en publier une réédition complète en 2 vol. in-4° couronne comprenant les trois parties : la Grammaire, le Dictionnaire et la traduction littérale de la Genèse.

Afin de garantir l'exactitude de cette réédition, le texte original a été reproduit par la photographie et les volumes mis en vente sont imprimés sur les clichés ainsi obtenus.

Notes vraies sur la Salette et Mélanie avec les portraits des deux voyants

Sommaire : Le B. curé d'Ars et la Salette. — Eloges de Mélanie. — Lettre de son Evêque. — Le journal du Vatican et les journaux français. — Extrait d'un sermon de M. Gerin à la Salette, en 1851. — Prière de Mélanie devant un Crucifix dans les temps de calamité, etc.

Prix : 0 fr. 30; franco 0 fr. 35.

Dépôt : A l'imprimerie J. Haulard la Brière, 6, rue Branville, à Caen.

LA BOURSE

La spéculation, qui avait accueilli avec sérénité le faux départ de notre ministre des Affaires étrangères, a salué sans enthousiasme son maintien au quai d'Orsay. Au lendemain des fêtes, Londres a procédé à sa liquidation dans des dispositions assez maussades, et notre marché s'est renfermé, par sympathie, dans une réserve d'ailleurs toute naturelle.

La physionomie de la Bourse s'est modifiée, jeudi, du tout au tout, sur la publication, dans un grand journal du matin, d'une note ayant les allures d'un communiqué officieux, où le conflit marocain était envisagé de manière à faire croire à une tension nouvelle dans les rapports franco-allemands. L'impression a été considérable. Les ventes ont afflué de toutes parts; la Rente, très atteinte, a rétrogradé de 60 centimes; la baisse a frappé dans tous les compartiments. Cependant, une première note de l'*Agence Fournier* dégageait la responsabilité ministérielle et tendait à restreindre la portée de l'article à l'expression d'une opinion individuelle. Un démenti plus catégorique encore a été fourni par le *Temps*, de sorte que la panique à laquelle s'est abandonnée la Bourse, et qui semblait atténuée à la fin de la séance, a été presque complètement effacée le lendemain. Cette secousse, cela va sans dire, influera sur les règlements de fin de mois.

***

Société Générale. — Sur l'autorisation que lui ont donnée les actionnaires de porter de 200 à 300 millions le capital de la Société, le Conseil d'administration a décidé de procéder tout de suite à une première augmentation de 50 millions de francs.

Les 100.000 actions nouvelles de 500 francs nominal sont émises à 630 francs, soit 380 à verser par action libérée de 250 francs, comme les anciennes.

La souscription est réservée par préférence aux actionnaires actuels, du 1er au 6 mai prochain, à raison de 1 titre nouveau par 4 actions anciennes.

Le capital sera ainsi élevé à 250 millions, ce qui a paru suffisant pour l'instant. Le Conseil choisira le moment opportun pour émettre la seconde tranche de cinquante millions. Il va sans dire que la prospérité sans cesse grandissante de la *Société Generale* est une indiscutable garantie de succès pour l'opération qui aura lieu dans les premiers jours du mois de mai.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 724-73